

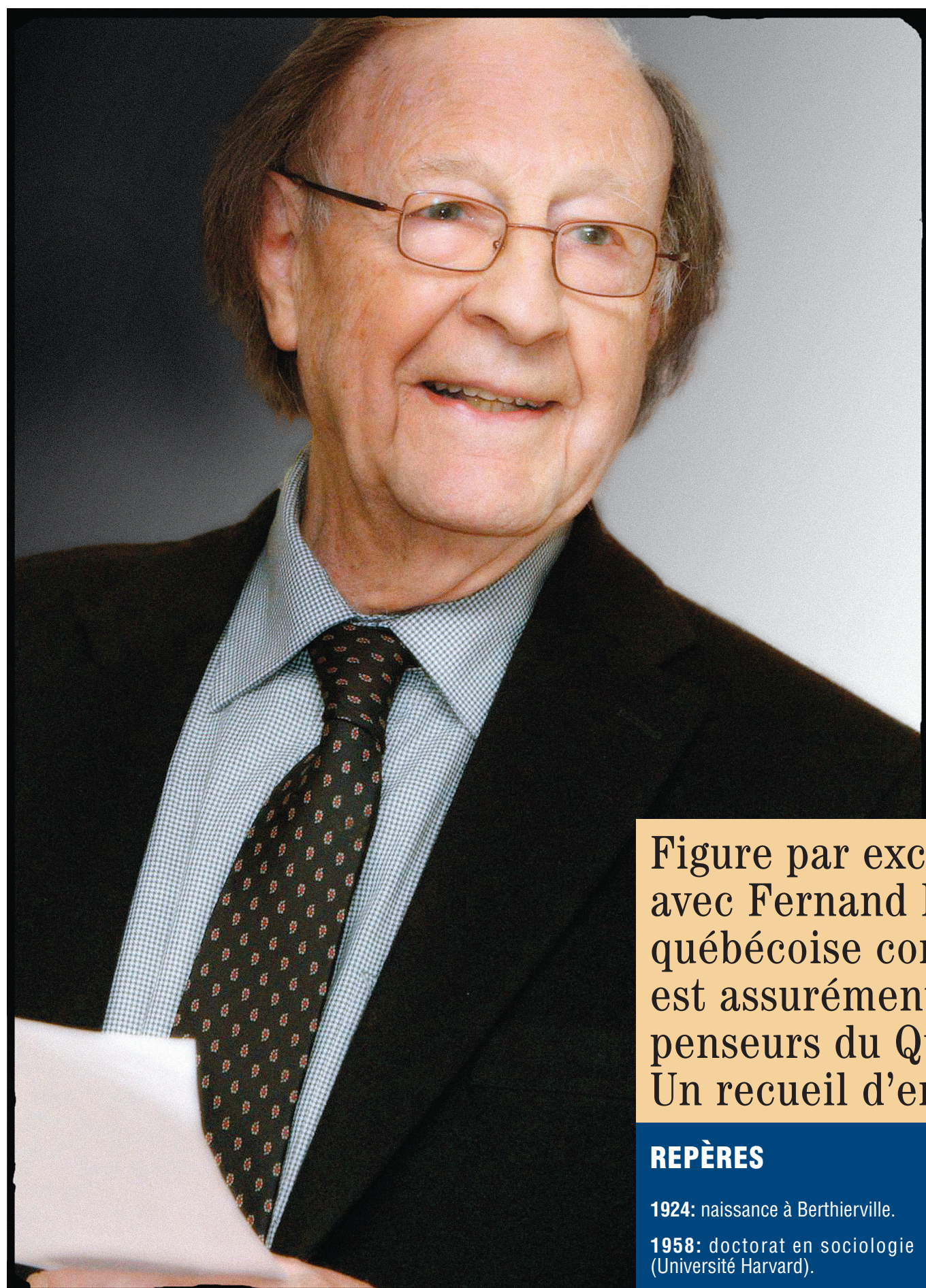


**POÉSIE**  
Un hommage à Denise Desautels  
Page F 2



**PHILOSOPHIE**  
Aux origines de la sagesse chinoise  
Page F 7

# LIVRES



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

## Penser le Québec avec Guy Rocher

Figure par excellence, avec Fernand Dumont, de la sociologie québécoise contemporaine, Guy Rocher est assurément un des plus brillants penseurs du Québec moderne. Un recueil d'entretiens le confirme.

### REPÈRES

**1924:** naissance à Berthierville.

**1958:** doctorat en sociologie (Université Harvard).

**1960:** professeur en sociologie (UdeM).

**1961-1966:** membre de la commission Parent.

**1968-1969:** publication de *l'Introduction à la sociologie générale* (HMH).

**1972:** publication de *Talcott Parsons et la sociologie américaine* (PUF).

**1983:** chercheur au Centre de recherche en droit public (UdeM).

**1995:** prix Léon-Gérin (Prix du Québec pour les sciences-humaines).

**2009:** prix Condorcet-Dessaulles du Mouvement laïque québécois; publication de *l'Introduction à la sociologie générale* (HMH).

*culture québécoise un regard sur l'autre qui n'est pas empreint de la hiérarchie à la française, mais qui est quand même moins instrumental que l'états-unien*. Il mentionne aussi que la modernisation du Québec s'est faite dans «un enthousiasme mêlé d'anxiété parce qu'on s'est vu changer vite, sans trop savoir vers quoi on s'en allait».

Cette inquiétude, d'ailleurs, perdue à l'heure où «l'enjeu est d'allier un respect pour toutes les minorités avec un égal respect pour la recherche d'une identité québécoise particulière». Pour l'apaiser, Rocher plaide pour une laïcité sans compromis (il vient de lancer, avec Daniel Baril, la *Déclaration des intellectuels pour la laïcité*, qui s'oppose au concept de laïcité ouverte) et pour un renforcement juridique et culturel de l'essentielle mais toujours fragile loi 101.

«Si nous avons du mal à convaincre les immigrants d'adopter le français, explique-t-il, c'est que la langue française ne leur paraît pas liée à une culture valorisante et valorisée.» Le statut du Québec, province du Canada, n'est pas étranger à ce problème.

Sur l'éducation, comme sur le reste, les propos de Guy Rocher sont informés, justes et souvent pénétrants. Après avoir rappelé qu'il urgeait, dans les années 1960, de modifier un système scolaire trop cloisonné, peu accessible et dramatiquement frappé par le décrochage (75 % au collège classique), le sociologue dénonce l'instrumentalisation d'une éducation mise au service du marché, alors qu'elle devrait plutôt porter «la responsabilité de donner un sens à nos vies». Il plaide pour une école conçue comme un milieu de vie, attachée à la polyvalence

(«diversité des voies d'accomplissement») et qui accompagne sérieusement les jeunes dans les choix scolaires et professionnels à faire.

### Privé ou public

Très critique à l'égard d'un système privé qui concurrence indûment le système public — une des principales causes de décrochage, selon lui —, Rocher insiste sur l'importance de favoriser les écoles en milieu défavorisés. Il défend aussi un enseignement culturel des religions et souligne que «la fonction de l'enseignement qui est la plus importante» n'est pas tant de transmettre de la connaissance que «de créer et d'entretenir, chez les étudiants, la curiosité intellectuelle». Malheureusement, François Rocher ne l'invite pas à se prononcer directement sur le renouveau pédagogique.

Réformiste plutôt que révolutionnaire, Guy Rocher est un éminent sociologue du changement social et du droit. Le traitement réservé à ces domaines plus spécialisés, dans cet ouvrage, demeure toutefois trop descriptif et savant pour vraiment capter l'intérêt du profane. Ce dernier, cela dit, profitera à plein de sa fréquentation du «regard mesuré, équilibré, global, interdisciplinaire», pour reprendre les mots de François Rocher, d'un sociologue pour qui la lucidité rime avec le sens de la justice sociale.

Collaborateur du Devoir

**GUY ROCHER**  
ENTRETIENS  
François Rocher  
Boréal  
Montréal, 2010, 252 pages

LOUIS CORNELLIER

Un des phares de la sociologie québécoise moderne, membre important de la commission Parent qui a repensé le système scolaire québécois, concepteur, avec Fernand Dumont et Henri Laberge, de la Charte de la langue française et intellectuel engagé dont les interventions publiques, depuis 50 ans, témoignent d'un profond souci de la démocratie et de la justice sociale, Guy Rocher est assurément un des plus brillants penseurs du Québec contemporain. Entre février 2006 et juin 2007, l'octogénaire sociologue, toujours

«Si nous avons du mal à convaincre les immigrants d'adopter le français, c'est que la langue française ne leur paraît pas liée à une culture valorisante et valorisée»

actif dans le monde universitaire, a accepté de répondre aux questions de son neveu, le politologue François Rocher, de l'Université d'Ottawa. «Aussi, écrit ce dernier, ce livre nous en apprendra davantage sur la manière dont le sociologue appréhende certains problèmes et ne constitue pas une chronique de ses expériences personnelles, bien que celles-ci soient parfois présentes dans la discussion.» Simple intitulé *Guy Rocher. Entretiens*, l'ouvrage qui résulte de cet exercice de mémoire et de réflexion illustre «la nuance, la prudence et la subtilité» qui caractérisent la pensée du grand sociologue.

Né en 1924, collégien entre 1935 et 1943, Rocher sera d'abord un jeune Canadien français catholique engagé. Revenant sur ces années de formation et de militantisme naissant, il récuse l'accusation selon laquelle le nationalisme de l'époque était entaché du «péché ethnique». «Nous pratiquions, dit-il, une sorte de politique de harcèlement national. Dans une perspective non pas étroitement ethnique, mais bien canadienne. C'était notre manière de faire progresser et de défendre notre conception d'un Canada biculturel et bilingue.»

Rocher rappelle aussi que, si plusieurs jeunes Canadiens français étaient peu enclins à s'enrôler à l'époque de la Deuxième Guerre mondiale, ce n'est pas parce qu'ils étaient des «froussards», mais parce qu'ils refusaient cet «autre milieu d'anglicisation» qu'était alors l'armée canadienne. «En 1960, j'étais nationaliste, mais je n'étais pas de tout indépendantiste», ajoute le docteur en sociologie de Harvard.

Membre de la commission Parent (1961-1966), il est sensibilisé aux problèmes des écoles anglaises qui anglicisent les nouveaux venus, grâce aux mémoires présentés par le RIN. Après un bref passage à Berkeley, il est au Québec au moment de la Crise d'octobre 1970. Il s'oppose publiquement à l'emprisonnement sauvage de 500 Québécois et devient indépendantiste. «Je prenais conscience qu'un fossé s'était créé, profond, entre le reste du Canada et nous», explique-t-il. Cet engagement se poursuit encore. Pour Rocher, l'espoir d'un Québec autonome au sein du Ca-

nada est totalement illusoire, alors que «démographiquement et politiquement, le Québec perd lentement son pouvoir» dans l'ensemble canadien, attaché à un multiculturalisme qui «cache la domination d'une certaine culture anglo-saxonne à la manière canadienne».

### Questions de culture

La culture québécoise qu'il s'agit de préserver et de faire vivre se définit d'abord par une langue, le français, par des valeurs universelles qu'on retrouve dans toutes les sociétés modernes (démocratie, droits de la personne, égalité des hommes et des femmes) et par une manière particulière «de pratiquer et de vivre ces valeurs». Rocher explique, par exemple, qu'«il y a dans la

## LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Denise Desautels, l'extrême vigilance

Ils seront une vingtaine, ce dimanche à Montréal, à rendre hommage à Denise Desautels à l'occasion de la Journée internationale de la poésie: des artistes visuels, des écrivains, des musiciens, des danseurs... «On me fait beaucoup de cachotteries», confie Denise Desautels, à la fois timide et émue.

DANIELLE LAURIN

«Je ne serai jamais zen», dit-elle encore de sa voix grave, vibrante. Cette voix qu'on entend aussi quand on la lit. Qui traverse son œuvre, une trentaine de livres en tout, couronnée l'automne dernier par la plus prestigieuse distinction littéraire au Québec: le prix Athanase-David.

Ce prix, depuis 35 ans qu'elle écrit dans la marge, de la poésie, des livres d'artistes, Denise Desautels l'a reçu comme un véritable cadeau. «Ça fait toujours plaisir d'avoir une certaine reconnaissance, on en a besoin, qu'on écrive dans la marge ou pas. Si on voulait juste écrire son journal personnel, on ne prendrait pas le risque de la publication.»

**Douleur collective, douleur intime: écrire, pour Denise Desautels, c'est nécessairement faire le lien entre les deux**

Avec le recul, elle se dit qu'elle était naïve, bien naïve, quand elle a publié son premier livre à 30 ans. «Si j'avais eu la conscience que j'ai maintenant de ce que cela signifie de publier, je ne l'aurais peut-être jamais fait. Il y a dans ce geste de la publication quelque chose d'un peu prétentieux, ou en tout cas de très audacieux, quand on voit tous ces livres qui existent en librairie. Pourquoi celui qu'on publie serait-il essentiel? De quel droit peut-on penser cela?»

Une belle fête organisée par des gens qu'elle aime, qui l'aiment, qui apprécient son travail: c'est ainsi qu'elle perçoit l'hommage qui lui sera rendu dimanche. Mais aussi, mais surtout, ce sera à ses yeux l'occasion de célébrer «autour de la poésie et de ses chassés-croisés avec les autres arts, notamment les arts visuels».

Les arts visuels l'inspirent depuis toujours. Betty Goodwin, Jocelyne Allouche, Raymonde April, Michel Goulet, François Sullivan, Irène Whittome... Denise Desautels a travaillé avec plusieurs grands artistes.

Plus qu'un simple accompagnement de

leurs œuvres, elle voit cette collaboration comme un dialogue entre créateurs. «Il s'agit pour moi de percer le réel autrement, par le biais de quelqu'un qui a déjà posé son regard d'artiste sur le réel.»

Elle ajoute que cette façon de faire, qui était peut-être inconsciente au départ mais qui, avec le temps, est devenue de plus en plus consciente, permet aussi d'éviter la répétition. «Quand on est poète, qu'on écrit beaucoup, le "je" a beau être un autre ou une autre, il reste qu'on ne se transforme pas au rythme des livres qu'on écrit... Aller vers le travail d'un artiste, pour moi, c'est revenir vers moi nécessairement transformée, ou du moins, fouiller autrement mes propres obsessions.»

**L'obsession de la mort**

Ses obsessions? La mort, le deuil, le travail de mémoire. La douleur. C'est là partout dans son œuvre. Depuis le début. Dès son troisième recueil, *La Promeneuse et l'Oiseau*, elle écrivait: «J'aurais tant voulu. Ne pas parler de la mort.»

Impossible, pourtant: «J'ai connu la mort très jeune, celle du grand-père, de mon père, de mon petit cousin... Il y a eu des morts à la pelle autour de moi, c'était un vrai champ de bataille, même si je n'étais pas dans un pays en guerre.»

Dans son récit *Ce fauve, le bonheur*, paru en 1998, elle racontait l'enfant et l'adolescente qu'elle avait été: obsédée par la mort, en plus d'être étouffée par sa relation fusionnelle avec sa mère. Elle racontait son amitié salvatrice avec une jeune fille, Lou, qui allait mourir elle aussi, et pour qui elle écrirait un livre magnifique: *Tombeau de Lou*.

C'est en se rendant, adolescente, avec son amie au Musée des beaux-arts de Montréal, devant des autoportraits de Van Gogh, que Denise Desautels a découvert l'emprise de l'art sur elle. Ce fut comme une révélation, une rédemption.

Des œuvres d'art, il y en a partout dans son appartement montréalais. Au milieu du salon, un gros coffre de bois. Un faux coffre, confectionné par l'artiste Martha Townsend: celui qui apparaît sur la couverture du livre *Le Saut de l'ange*, paru en 1992, qui a valu à Denise Desautels plusieurs récompenses, dont le Prix du Gouverneur général en poésie.

Michel Goulet, Raymonde April, Françoise Sullivan font partie de son quotidien. Betty Goodwin figure dans presque chaque pièce. Et les miniatures de Monique Bertrand, avec qui Denise Desautels a signé *Cimetière: la rage muette*, tapissent le mur à l'entrée de son bureau.

Ce qui la touche en particulier dans la photo en petit format de Betty Goodwin *Cimetière du Père-Lachaise*, ou dans celle de Monique Ber-



RÉMY BOILY

Denise Desautels, récipiendaire du prix Athanase-David en 2009.

trand *Les Esseulés: J'ai l'impression de me retrouver avec toute la douleur universelle au creux de ma paume.*

Douleur collective, douleur intime: écrire, pour Denise Desautels, c'est nécessairement faire le lien entre les deux. De plus en plus. Tout ce qu'elle écrit ces temps-ci, que ce soit des textes de commande, des textes pour des livres d'artistes ou des inédits, en porte la marque. «La douleur intime, quand on la fouille, permet de trouver la douleur collective, la grande douleur humaine, que l'on voit partout en ce moment.»

**Projets**

Elle compte bien rassembler bientôt le tout dans un livre, qui aurait pour titre *Vigilances*. «J'ai cette conscience absolue de la douleur et je vois de plus en plus l'importance de la vigilance par rapport à soi, par rapport au monde, par rapport à l'autre. Je voudrais que le privé et le politique se rejoignent.»

On devrait retrouver dans *Vigilances* le texte qu'elle vient d'écrire pour Rose Désarroi, un livre d'artiste qu'il serait plus juste de qualifier d'objet d'art, concocté avec la photographe américaine Bonnie Baxter.

«Ce que je voudrais, c'est que le texte soit visible sans l'image, même si intégré aux auto-

portraits de Bonnie Baxter il prend un autre sens.»

On devrait aussi retrouver dans *Vigilances* le texte *Quai Rimbaud*, écrit en écho aux œuvres de l'artiste belge Gabriel Belgeonne, avec qui elle a fait un autre livre d'artiste, un autre objet d'art, l'an dernier.

Ce texte, elle l'a créé alors qu'elle était en résidence à la Maison Rimbaud, à Charleville-Mézières, en France. Rimbaud, le poète, elle l'a «pratiqué» longtemps, l'a même enseigné, avant de prendre sa retraite, en 2001, comme professeure de littérature au collégial. Mais le rapport qu'elle entretient avec lui est ambigu: «Nous avons en commun une mère majuscule, et un père absent, pour différentes raisons. Mais l'adolescente que j'ai été est à mille lieues de l'adolescent qu'il a été, dans son rapport au vice ou à la transgression. Je rentre dans son œuvre, mais en même temps je recule.»

Plus durassienne que rimbaldienne, Denise Desautels. Près de Nathalie Sarraute, aussi. «Ce sont des femmes qui ont un rapport poétique à la langue, et qui en même temps sont dans la narration.» Mais son modèle ultime est Anne Hébert. «Elle n'est pas que poète, elle est aussi romancière, et cela satisfait une écriture comme la mienne, narrative, bien que poétique.»

Alors que Denise Desautels s'apprête à partir pour le Maroc, où elle participera à un festival littéraire, elle qui est invitée partout dans le monde comme poète et a fait du voyage un mode de vie, elle a replongé dans l'œuvre de Camus... et ne peut s'empêcher de constater ceci: «Je suis de plus en plus camusienne.»

Mais attention, pas question de devenir une inconditionnelle de Camus, pas plus qu'elle ne se définit comme une inconditionnelle d'Anne Hébert: «Si j'étais une vraie inconditionnelle, je n'aurais pas besoin d'écrire.»

Or, s'il y a une chose à laquelle elle tient, davantage encore qu'à 30 ans, c'est à l'écriture. «On a beau être dans la marge comme poète, je crois que, comme humain, il arrive un moment où l'on devient tous dans la marge en vieillissant. La vraie vie publique, elle est faite par les gens qui ont 30, 40 ans. Est-ce que la société nous tasse ou est-ce qu'on se tasse soi-même? Je ne sais pas très bien. Mais je sais qu'à bientôt 65 ans, j'ai cette chance extraordinaire d'écrire, de pouvoir continuer à créer.»

Collaboratrice du Devoir

**HOMMAGE À DENISE DESAUTELS**

Les éditions du Noroît et les éditions Roselin réunissent des écrivains, des musiciens, des danseurs, des artistes, autour de l'œuvre de Denise Desautels, à la maison de la culture Plateau-Mont-Royal, le dimanche 21 mars, à 15h.

## Leméac reprend Les Allusifs

Les éditions Leméac ont pris une participation aux affaires des éditions des Allusifs. Leméac prendra dorénavant en charge la fabrication des livres, les relations de presse et la direction commerciale de cette maison dirigée par Brigitte Bouchard. La direction éditoriale

des Allusifs demeurera par ailleurs autonome.

«J'avais vraiment besoin d'un appel d'air», explique Brigitte Bouchard, qui conserve les rênes de la maison. *Le marché est de plus en plus difficile et Leméac m'offre une structure financière plus solide.*

Les Allusifs vont sans doute profiter de l'occasion pour tenter de développer davantage le marché québécois. Car la maison a désormais des activités plus nombreuses en France qu'ici. Cette association devrait permettre aux Allusifs de maintenir ses deux

pôles de développement et de compléter les activités de Leméac.

Fondée en 2001, réputée pour son choix éditorial et la qualité de son travail graphique, la maison d'édition Les Allusifs compte moins d'une centaine de titres à son catalogue, dont les droits d'un certain nombre ont désormais été cédés à des collections de poche à grand rayonnement. Leméac s'appuie pour sa part sur près de 2000 titres à son catalogue. Fondée en 1957 à Montréal, Leméac partage une partie de son activité éditoriale avec son partenaire français Actes Sud.



Le Devoir

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

**40 ans**  
de livres et d'idées

Presses de l'Université du Québec  
www.puq.ca

**ADOLESCENCE ET AFFILIATION**  
Les risques de devenir soi

Sous la direction de ROBERT LETENDRE et DENISE MARCHAND

Collection PROBLÈMES SOCIAUX ET INTERVENTIONS SOCIALES

Comment les adolescents d'aujourd'hui prennent-ils leur place dans leur filiation et en quoi cette démarche reflète-t-elle les transformations familiales et les réalités sociétales actuelles? Les auteurs se sont penchés sur la question en s'attardant autant à la réalité des jeunes en cheminement scolaire qu'à celle des adolescents en marge de la société.

246 pages | 27\$

Presses de l'Université du Québec

CLÉMENT MOISAN

**Kerouac**  
L'écriture comme errance

Un regard original sur Kerouac et son œuvre

Hurtubise

Hurtubise  
www.editionshurtubise.com

## LITTÉRATURE

## Zones d'ombre

Pari réussi pour la journaliste Agnès Gruda, qui fait ses premiers pas du côté de la fiction: ses *Onze petites trahisons* révèlent une plume suave, minutieuse, sertie de morsures et de griffes.

**O**nze petites trahisons: onze nouvelles de longueur variable, onze histoires où seront dévoilés des secrets enfouis, inavouables aux autres aussi bien qu'à soi-même, mais qu'un événement inattendu mettra au jour.

Onze petites trahisons qui ne sont pas si petites que ça, à vrai dire, pas toutes en tout cas. Certaines font basculer une vie, sont de l'ordre de l'impardonnable. Comment se pardonner sa propre lâcheté, se regarder dans un miroir, se voir dans le regard des autres, quand on a commis l'irréparable? Le poids de la culpabilité est là pour toujours.



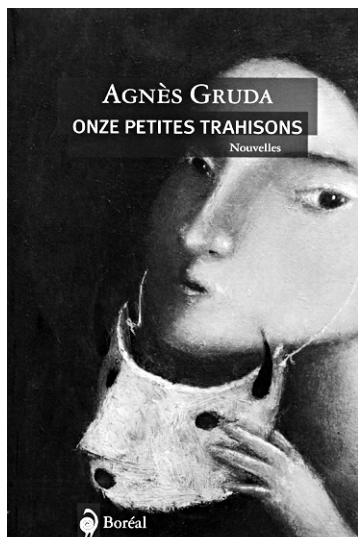
DANIELLE LAURIN

L'auteure prend plaisir, dirait-on, à voir ses personnages se heurter à un mur. Sous des dehors doucereux, elle sait se montrer cassante, nous attend au tournant.

D'une délectable cruauté, Agnès Gruda. Un peu comme une Margaret Atwood, qui l'air de rien prépare le terrain, et tac, enfonce le scalpel dans la plaie.

Par moments, c'est à Louise Desjardins qu'on est amené à penser, à son roman *La Love*, en particulier. Dans la nouvelle *Un prénom simple*, surtout. Où l'adolescence, avec ses premiers baisers, ses premiers attachements sexuels, ses émois, ses montagnes russes, ses découvertes, est à l'avant-plan.

Sauf que, dans l'histoire d'Agnès Gruda, c'est d'une jeune immigrée qu'il s'agit. Une ado qui vient d'ailleurs, dont les pa-



rents parlent avec un accent prononcé et dont elle rougit. Eux ne souhaitent d'ailleurs qu'une chose: qu'elle s'intègre, se fasse des amis. Elle aussi...

Mais comment surmonter sa gêne, et, surtout, comment venir à bout de sa différence? «Combien de temps cela prend-il pour laver une voix de tous les relents du passé? pour pouvoir dire "hui" et que le "ui" glisse de notre bouche avec un sifflement aérien, au lieu de produire un "houit" balourd et inélegant, qui appose immédiatement l'étiquette "étrangère" sur mon front?»

Arriver d'ailleurs, avec son bagage culturel, son accent, en rêvant de s'intégrer. Franchir le mur de la différence, de l'indifférence. Bien des personnages passent par là dans les histoires d'Agnès Gruda, elle-même venue d'ailleurs, arrivée au Canada avec sa famille polonaise à la fin des années 1960.

Mais jamais cela ne semble plaqué, jamais l'auteure ne souligne à grands traits cette réalité. C'est fait avec doigté, c'est une couche de plus à ses histoires, voilà tout.

Comme dans cette nouvelle où une jeune Québécoise dépressive s'amourache d'un Libanais qui a fui son pays en guerre: la différence culturelle constitue une difficulté de plus à surmonter dans leur relation, mais elle n'est pas la seule.

Même si le jeune Libanais, malgré son deuxième hiver à Montréal, constate qu'on le regarde encore drôlement autour de lui: «Ils avaient lu tous ces clichés sur les musulmans depuis les attentats du 11 septembre, et ce chrétien d'origine, athée de confession, amateur de rhum et de charcuteries diverses, ne cadrait assurément pas avec le portrait qu'ils se faisaient de l'Arabe typique, ce martyr en puissance fantasmant sur les soixante-douze vierges qui l'attendent au paradis.»

#### Au cœur de la trahison

Mais cela est dit en passant, cela ne constitue pas le cœur de l'histoire. Qui est, comme dans les dix autres... la trahison. La trahison amoureuse, ici.

Il y a aussi cette journaliste canadienne qui a couvert la guerre en ex-Yougoslavie. Qui avait pro-

#### Agnès Gruda fouille ces zones d'ombre qui sont en nous, pour mieux mettre en lumière les paradoxes du genre humain

mis d'aider un jeune garçon «qui écoutait *Gun's N'Roses*, dans une cave, dans un pays devenu fou à lier», à venir s'installer à Montréal. Et qui a fini par baisser les bras, prise dans le tourbillon de sa vie, de ses reportages.

La trahison envers les gens dans le besoin, la trahison dans le couple, la trahison en amitié, la trahison envers soi-même: toute la gamme y passe. La trahison au sein de la famille, aussi. Qui donne lieu, d'ailleurs, à l'une des nouvelles les plus savoureuses du récit, la première.

Entendre «savoureuse» dans le sens de savoureusement cruelle, évidemment... Nous sommes dans une chambre d'hôpital. Une vieille femme mourante, sa fille à ses côtés. La dame délire, en yiddish, elle vient d'ailleurs, oui, mais là n'est pas l'essentiel.

L'essentiel, c'est que la fille fait preuve d'une absence de compassion qui surprend. Nous assistons à la description froide, presque clinique, de la déchéan-

ce de la vieille. Description qui n'est pas sans rappeler celle d'Annie Ernaux devant sa mère atteinte d'alzheimer dans *Je ne suis pas sortie de ma nuit*.

Une fille, sa mère au bout du rouleau. Et un absent: le frère détesté pour l'une, le fils chéri pour l'autre. Il est quelque part en Afrique. Et il ne saura rien.

Pourquoi sa sœur l'alerterait-elle de la mort imminente de leur mère? Pour qu'il débarque et prenne toute la place, encore une fois? Qu'il soit encore et toujours le centre de l'attention?

Non. C'est la chance de sa vie, sa vengeance secrète, sa douce trahison: la fille, avec sa mère pour elle toute seule, sa mère qui agonise, qui meurt, enfin. Ça glace le sang.

Dans un tout autre registre, la dernière nouvelle du recueil s'offre comme un clin d'œil.

On y croise Leonard Cohen assis sur un banc, près de chez lui, à Montréal. La narratrice se trouve par hasard à ses côtés. Oh la déception...

Elle est une inconditionnelle fan, connaît les chansons de Cohen par cœur, depuis toujours. Mais une idole qui parle au téléphone des courses à faire, s'essuie le nez avec la manche de sa veste, apparaît soudain comme un homme «vieux et banal»... cette personne-là peut-elle conserver son statut mythique?

Il y a toutes sortes de trahisons. Et personne n'est à l'abri. Qui peut dire qu'il n'a jamais trahi, qu'il n'a jamais été trahi? À partir de situations singulières, Agnès Gruda atteint à l'universel: elle fouille ces zones d'ombre qui sont en nous, pour mieux mettre en lumière les paradoxes du genre humain.

#### Collaboratrice du Devoir

#### ONZE PETITES TRAHISONS

Agnès Gruda  
Boréal  
Montréal, 2010, 296 pages

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Je t'aime moi non plus

CHRISTIAN DESMEULES

Les Québécois connaissent généralement bien le concept du «maudit Français». Touriste sans tact, immigrant fraîchement débarqué ou expatrié pour une longue mission impériale, rien n'échappe à la rigueur de son sens critique. Son savoir est grand, sa modestie est petite, il est chez les demi-civilisés. Faut-il s'étonner que ce type d'amour-haine aux relents colonialistes, les francophones du ROC le vivent avec... les Québécois?

C'est le thème de *La Maudite Québécoise*, le second roman de Janis Locas, après *La Seconde Moitié* (Hurtubise, 2005). L'auteure a elle-même vécu et travaillé dans l'Ouest canadien, notamment à titre d'agente de communication auprès de la Société franco-manitobaine (SFM), l'organisme porte-parole des francophones du Manitoba.

Jeune diplômée d'un programme de communications d'une université de Montréal, Geneviève Morin a «les fesses un peu larges, une moyenne générale de B et une orthographe souvent déficiente». Sa lucidité est aussi grande que son besoin d'avoir un emploi: «Aucun avenir pour elle, donc, dans la métropole.»

#### Le tabou de l'assimilation

Après être tombée sur une petite annonce, elle postule un emploi de journaliste au *Franco*, un hebdomadaire francophone d'une ville de l'Ouest canadien qui, bien que jamais nommée, pourrait être Winnipeg. La gentillesse des gens l'étonne: «La plupart sont calmes, polis, tout à fait innocents.» Ce qui la frappera encore plus sera le fait de constater que le mot «assimilation» n'existe pas, et que le tabou en cette matière est absolu.

Au journal où elle travaille, les principes d'objectivité et le sens critique qui lui ont été inculqués pendant sa formation de journaliste en prennent pour leur rhume. En dépit de la fantomatisation pourtant évidente du français dans la région et des statistiques qui ne mentent pas, on ferme les yeux: «On reste positif», lui dit-on.

On juge la jeune journaliste beaucoup trop critique, trop agressive, trop montréalaise. «Vu le croisement régulier entre familles cousines, un gêne curieux se retrouve en effet sur tous les visages: celui de l'œil gentil. Il est venu directement

de Suisse ou d'un autre pays débonnaire, mais il ne provient certes pas de la souche québécoise.»

Pour exercer son sens critique sans entraves, il y a les «Backbiters», un groupe d'expatriés un peu amers qui se réunissent tous les jeudis soir dans un bar du centre-ville pour décompresser et casser du sucre sur le dos de leurs concitoyens de circonstance. La jeune femme y fera la connaissance de Roger Morin, un écrivain et dramaturge «franco-m» qui a ses moments de gloire locale et avec lequel elle vivra une histoire d'amour. Lucide, ouvert sur le monde, il est heureux de vivre ici: «Je suis un gros poisson dans un petit bocal.»

Autre soupape pour évacuer ses frustrations, Geneviève nourrit de notes un vague projet de livre sur son expérience, collecte les expressions «françaises» et jette ses «néfastes impressions» sur le papier. Sur les rapports parfois difficiles entre francophones du Canada, Roger Morin l'éclaire: «Les Québécois sont trop nombreux ici, trop comparables à nous pour qu'on laisse faire. Alors on les traite de maudits. Ça fait du bien.»

Au-delà de ces questions d'identité, *La Maudite Québécoise* est aussi une histoire d'amour et le récit d'un rapprochement réciproque. Qui plus est, le roman bénéficie d'une construction audacieuse et originale. Une sorte d'aller-retour déroutant qui est le même que celui du livre auquel Geneviève travaille. «L'histoire progresse sur une année, jusqu'en juillet, puis ça recule jusqu'au début. Ça s'appelle La boucle. A la fin, tout est pareil au début. Il n'y a eu aucune évolution.» Pas d'assimilation non plus.

«Je voulais montrer qu'il ne se passe jamais rien ici», dira-t-elle.

Un roman vif et plein d'humour, soutenu par un sens de l'observation bien aiguisé. Le ton de Janis Locas est mordant et n'épargne personne — ni les Français, ni les Québécois. Sous-titré «Roman nationaliste», *La Maudite Québécoise*, habitée de paysages et de fantômes surgis des livres de Gabrielle Roy, nous amène à réfléchir et nous fait passer un bon moment.

#### Collaborateur du Devoir

#### LA MAUDITE QUÉBÉCOISE

Janis Locas  
Triptyque  
Montréal, 2010, 220 pages

#### EN BREF

#### La gouvernance autochtone

Andrée Lajoie publie, aux éditions Thémis, *Le Rôle des femmes et des aînés dans la gouvernance autochtone au Québec*. On y aborde le rôle des femmes et des aînés dans les différents modes de gouvernement de l'histoire autochtone: les institutions coloniales de gouvernements (conseils de bande et conseils tribaux); les institutions tradition-

nelles de gouvernance (dans les communautés et dans le cadre de la nation); et les institutions contemporaines de gouvernement transversal (l'Assemblée des Premières Nations du Québec et du Labrador). — *Le Devoir*

#### Le prix France-Québec va à Marie-Christine Bernard

Le prix France-Québec sera re-

mis la semaine prochaine à Marie-Christine Bernard, pour son recueil de nouvelles *Sombre peuple*, paru chez Hurtubise HMH. La cérémonie aura lieu le 24 mars prochain à Paris. Les nouvelles de *Sombre peuple* traitent de la marginalité à différentes époques, du Moyen Âge à aujourd'hui, de Lyon à la Gas-

ésie. Le prix littéraire France-Québec a été créé en 1998 à l'occasion du 30<sup>e</sup> anniversaire de l'Association France-Québec. Il a pour objectif de participer à la diffusion et à la connaissance en France de romans publiés au Québec. Il est accompagné d'une bourse de 5000 \$. — *Le Devoir*

Série de la Place des Arts

**Le studio littéraire**  
Un espace pour les mots

Lundi 22 mars • 19 h 30  
À la Cinquième Salle de la Place des Arts

Anne-Marie Cadieux lit  
*Le Ciel de Bay City*  
de Catherine Mavrikakis

Catherine Mavrikakis impose depuis une dizaine d'années sa voix virulente et cinglante, lucide et tragique. La comédienne Anne-Marie Cadieux lira des extraits du *Ciel de Bay City*, roman «traversé par la soif de l'Amérique et la volonté désespérée d'en finir avec le passé».

laplacedesarts.com  
514 842 2112 / 1 866 842 2112

Une coproduction  
Les Capteurs de mots  
Place des Arts Québec

Entrée: 15 \$\*  
Étudiants: 10 \$\*  
\*Taxes incluses. Frais de service en sus.

**ARCHAMBAULT**  
Une compagnie de Quebecor Media

**PALMARÈS LIVRES**

Résultats des ventes: du 9 au 15 mars 2010

1	<b>RU</b> Kim Thúy (Libre Expression)	16	<b>16 LUNES T. 1</b> K. Garcia / M. Stohl (Hachette Jeunesse)
2	<b>LA FUREUR ET L'ENCHANTEMENT</b> Georges-Hébert Germain (Libre Expression)	17	<b>DU NOUVEAU DANS LA MIJOTEUSE</b> Collectif (ADA)
3	<b>QUATRE JOURS DE PLUIE</b> Denis Monette (Logiques)	18	<b>PETIT CAHIER D'EX. D'ESTIME DE SOI</b> Rosette Poletti / Barbara Dobbs (Jouvence)
4	<b>LES PLUS GRANDS PEINTRES...</b> David Garff (Hurtubise HMH)	19	<b>PETIT CAHIER D'EX. DU LÂCHER PRISE</b> Rosette Poletti / Barbara Dobbs (Jouvence)
5	<b>LA MAGIE DES MOTS VOL. 1, N° 1</b> Christine Robertson (ADA)	20	<b>LA VIE COMME JE L'AIME T. 2</b> Marcia Pilote (De Mortagne)
6	<b>LA CLÉ POUR VIVRE SELON LA LOL...</b> Jack Canfield / D. D. Watkins (ADA)	21	<b>PIRATE-O-MANIE</b> Alisha Niehaus / Alan Hecker (Hurtubise HMH)
7	<b>VOUS DEVEZ LIRE CE LIVRE!</b> Jack Canfield / Gay Hendricks (ADA)	22	<b>ÇA POURRAIT ÊTRE PIRE!</b> Guy Bourgeois (de l'Homme)
8	<b>PRENEZ LE CONTRÔLE DE VOTRE...</b> Angelo Tremblay (de l'Homme)	23	<b>L'ÉLÉGANCE DU HÉRISSEON</b> Muriel Barberly (Gallimard)
9	<b>CUISINER AVEC ROSIE</b> Rosie Daley (ADA)	24	<b>LES HÉRITIERS D'ENKIDEV T. 1</b> Anne Robillard (Wellan)
10	<b>GO GIRL T. 1</b> Rowan McAuley (Héritage)	25	<b>PANDORA T. 1</b> Carolyn Hennessy (ADA)
11	<b>PARCE QUE C'ÉTAIT TOI</b> Marc Fisher (Québec Amérique)	26	<b>PRIVILÈGE DE ROI</b> Anne Robillard (Wellan)
12	<b>DE PRÉCIEUX MIRACLES POUR...</b> Karen Kingsbury (ADA)	27	<b>LE SYMBOLE PERDU</b> Dan Brown (JC Lattès)
13	<b>L'ART DE LA MÉDITATION: POURQUOI...</b> Matthieu Ricard / Fabrice Midal (Pocket)	28	<b>PETIT CAHIER D'EX. D'ENTRAÎNEMENT...</b> Yves-Alexandre Thalmann (Jouvence)
14	<b>UN BONHEUR SI FRAGILE T. 2</b> Michel David (Hurtubise HMH)	29	<b>TERRES D'ENFANCE</b> Kevin Kling (Hurtubise HMH)
15	<b>DÉRIVES</b> Biz de Loco Locass (Leméac)	30	<b>LA LUMIÈRE DE L'OMBRE: QUE SE...</b> Serge Girard (JCL)

C'est le printemps!  
Consultez notre circulaire en vigueur jusqu'au 14 avril 2010

Triptyque  
www.triptyque.qc.ca  
triptyque@editiontriptyque.com  
Tél.: 514.597.1666

Janis Locas  
**La maudite Québécoise**  
roman, 215 p., 22 \$

Janis Locas nous entraîne, avec *La maudite Québécoise*, dans un pays parsemé de francophones solidaires qui boudent l'arrogance de la Belle Province. Le lecteur est invité à réfléchir aux relations compliquées qui entretiennent entre eux les francophones du Canada. Derrière la constante exagération se lit un amour profond pour le fait français, sous toutes ses formes.

CAMILLE ALLAIRE  
**CELLE QUI MANQUE**  
nouvelles, 91 p., 18 \$

25 nouvelles brèves: des instants où tout bascule, des errances parfois fécondes, des abandons inévitables, des voix d'hommes, de femmes et d'enfants assoiffés de vie. Un recueil d'une grande beauté, qui fait discrètement son chemin à travers le grave, l'humour et la poésie.

## LITTÉRATURE

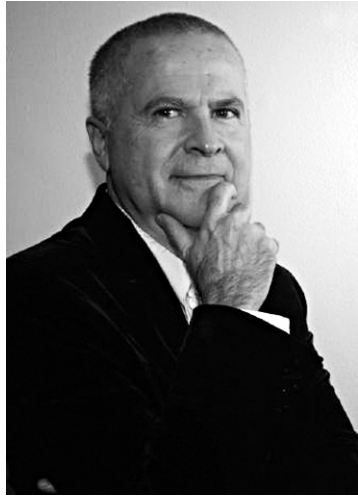
POÉSIE

## Le besoin de vivre de Serge Murphy et Gary Klang

HUGUES CORRIVEAU

Minimalistes, les poèmes du premier recueil de l'artiste en arts visuels Serge Murphy ne sont pas sans rappeler la démarche de Gilles Cyr. Une économie si précise s'y inscrit que, souvent, les vers n'auront besoin que d'un ou deux mots pour atteindre l'essentiel porté par le langage, chacun choisi pour sa force d'existence; le poète étant comme à côté de lui-même, décalé par rapport au réel qui le sollicite mais qui l'inquiète: «notez / l'âge / le poids / tout est important / les larmes / la salive / le corps en pièces». Ne jamais se défaire de cette conscience que le temps est éphémère, l'existence de soi et des autres de la même manière.

On comprend que l'auteur, à l'affût de la dérégulation fatale de l'être, cherche à ponctuer de sens l'irréversible abandon, car «il tient pour acquis / l'absence au monde». Il ouvre l'œil pour apprécier le moindre passage des oiseaux, l'écoulement de l'eau, la beauté des fleurs dans un vase. On se contente de bien peu ici. Mais pourquoi désirer plus quand la fragilité de l'existence tient à un fil? Mieux vaut se résoudre à plonger dans le temps éphémère que de sombrer dans ce désespoir sous-jacent qui partout affleure. Ne dit-il pas qu'il «montre / une vie / sans apprêt / livrée aux secondes»? Ne suit-il pas «sur les trottoirs / des hommes semblables / aux autres // avec leurs dents / mains nouées / cœur plat»? Voici une poésie qu'il faut relire pour en apprécier la profondeur, car à force de faire court le risque de



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Serge Murphy

ne laisser que peu de traces existe bel et bien.

## Rester vigilant

Conscient que «la nostalgie est un piège que nous tend la mémoire», Gary Klang veut partir «en errance pour ne plus colorier à l'infini les paysages de l'île natale». Je ne suis pas si certain qu'il y parvienne, Haïti n'étant pas de ces îles qu'on évacue de soi si facilement, car «On prend plaisir à rouvrir la blessure / Comme si la vie n'était qu'un long saignement».

Quoi qu'il en soit, c'est beaucoup plus à une ode au poème, à sa force et à son pouvoir intrinsèque, que nous sommes conviés dans ce recueil par un poète qui veut vivre, contre le désespoir, à travers l'écriture. Sa foi en elle est souvent sans mesure, complètement envahissante car, dit-il, «Dans ce monde qui offusque le soleil // Il y a / Il y

aura toujours / Le poème!» Implantée au plus profond de l'âme, la certitude que, dans les mots, une sorte de survie reste possible, s'impose, puisque «Lorsque le monde s'écroule / C'est au poète / De prendre la parole // Le poème / est une blessure qui fuit».

Hors langage, la vie est froide et redoutable, perte d'âme, fuite des moments de grâce. Hors langage, le temps n'est pas au beau. Seule la naissance d'une langue nouvelle rendrait à l'instant sa béatitude, donnerait au présent un semblant de vérité. Mais inhibé depuis des lunes par les ancrages océaniques, par les dures portées des chants de misère, le poète est en quête d'un renouveau sans fin recommencé. Le passé avait ses joies, le présent doit les réinventer, puisqu'il avoue: «Tout m'est énigme.» Et même là, «Le poème / Peut / Ne renvoyer / Qu'au vide // N'être pas / Rattaché au réel // N'être que / Musique / Des maux». On se demande, avec le poète, s'il y a vraiment une solution à cette incertitude des voix.

Collaborateur du Devoir

## LA VIE QUOTIDIENNE EST ÉTERNELLE

Serge Murphy  
L'Hexagone,  
coll. «L'appel des mots»  
Montréal, 2010, 88 pages

## TOUTE TERRE EST PRISON

Gary Klang  
Mémoire d'encrier  
Montréal, 2010, 74 pages

## Mourir en secret: la question de la torture



LOUIS HAMELIN

Au moment où on apprenait que le Service canadien du renseignement et de sécurité (SCRS) avait joué «un rôle crucial dans les interrogatoires des détenus afghans», j'achevais comme par hasard la lecture de *Fortitude*, de Larry Collins, paru en 1985. Il n'est pas mauvais qu'un critique s'intéresse à des ouvrages vieux d'un quart de siècle, ne serait-ce que pour pouvoir voler au secours de ces lectrices qui, sur Internet, lancent des appels comme celui-ci: «Bonjour à tous. Cela fait plusieurs fois que je lis *Fortitude* de Larry Collins et je ne comprends jamais la fin. L'héroïne est-elle exécutée ou libérée? Merci d'avance.»

J'ai une mauvaise nouvelle pour vous, madame. Le «traitement spécial» dont il est question, à la fin, c'est la chambre à gaz. De rien. Mais j'espère que vous avez déjà compris que cette résistante française, avant d'être envoyée au four par un officier nazi, avait été jetée dans les bras de la Gestapo par les services secrets britanniques, et donc sacrifiée en toute connaissance de cause, parce que c'est bien le cœur de cette histoire en même temps que son aspect le plus troublant.

Ce qui, entre autres, me fascine dans ce monde du renseignement, c'est qu'on y est comme d'emblée dans la fiction. Collins avait toujours écrit des essais (disons des ouvrages de non-fiction pour le grand public), dont certains très connus, en collaboration avec Dominique Lapierre. En s'intéressant à la guerre secrète et à l'opération *Fortitude*, il pénétrait toutefois dans un domaine où les sources de documentation traditionnelles ne s'avèrent pas toujours d'un très grand secours. Où, parfois, l'imagination romanesque peut seule ouvrir un chemin à la pensée jusque dans ces zones troubles de l'histoire qui sont les chasses gardées du Sphinx et de ses serviteurs — tel ce vétéran de la London Controlling Section qui dit à l'auteur, non sans franchise: «Il y a des secrets que nous désirons emporter dans la tombe, et nous le ferons!»

*Fortitude*, c'est la gigantesque opération d'intoxication destinée à faire croire aux Allemands que le débarquement en Normandie n'est qu'une manœuvre de diversion pour éloigner leurs meilleures troupes du Pas-de-Calais, où le gros coup va être donné. Alors que, bien sûr, c'est le contraire, la véritable intention des Alliés étant de fixer, en face d'une immense force imaginaire, les divisions panzers d'élite et ainsi éviter de les avoir sur le dos aux premiers jours critiques de leur fragile tête de pont normande. Certains aspects de cette entreprise de désinformation nous paraissent aujourd'hui bien sympathiques, comme les chars d'assaut gonflables offerts en pâture à des avions de reconnaissance allemands que la DCA anglaise s'ingéniait à rater. L'élément qui demeure, d'un point de vue moral, le plus choquant est d'avoir vraisemblablement sacrifié tout un réseau de la résistance française pour ultimement l'amener à transmettre de fausses informations à l'ennemi.

L'art de l'intoxication nous entraîne aux antipodes de la pensée manichéenne, dans un monde tissé de subtilité et d'ambiguïtés. Ainsi, dans

le roman de Collins, nous sommes conviés à apprécier cette pure merveille: l'agent qui va provoquer la chute de l'héroïne est infiltré, par le MI6, au profit de la LCS, à la fois dans un autre service anglais (le SOE, responsable des activités de sabotage en Europe occupée) et auprès de la Gestapo. Autrement dit, un agent triple, sinon même quadruple. Méfiance oblige, un renseignement qui va être gobé par le camp d'en face ne saurait lui être présenté sur un plateau d'argent. Il va falloir qu'il travaille un peu... Et avec les résistants, agents et autres, la Gestapo ne connaît qu'une manière de travailler: au corps.

Dans *Le Secret du jour J*, ouvrage qui, lui, ne relevait pas du genre romanesque, Gilles Perreault pointait déjà vers ce possible raffinement machiavélique d'une raison d'État monstrueuse: le gambit (comme on dit aux échecs) d'un agent, trompé et trahi non par l'ennemi, mais par ses propres chefs, lesquels, après l'avoir muni de faux renseignements vitaux, le dirigent froidement vers les salles de torture de la Gestapo dans l'intérêt supérieur des armées alliées. Dans la re-création romanesque de Collins, les responsables de ce chef-d'œuvre de duplicité stratégique poussent leur diabolique souci du détail jusqu'à équiper la pièce maîtresse de leur jeu (une magnifique Française blonde due à la licence romanesque de l'auteur) d'une fausse capsule de cyanure... *How cute*.

Les Anglais reconnaissent implicitement l'efficacité de la torture en ordonnant à leurs agents de tenir au moins 24 heures. Ensuite, c'était laissé à la discrétion de chacun... Je lisais Collins et je me demandais ce qui, d'un point de vue moral, était le pire: envoyer des «amis» se faire torturer par l'ennemi ou bien, comme en Afghanistan, envoyer des ennemis se faire torturer par nos amis. Comme l'écrivait, à propos de la participation supposée du SRCS à la cuisine de suspects afghans, des journalistes de la Presse canadienne dans un article repris par *Le Devoir*: «Le rôle précis joué par l'agence était demeuré mystérieux.» Ce serait bien le comble que nos espions n'aient plus droit à leurs petits secrets!

Perreault, dans son livre cité plus haut, à propos d'un autre extraordinaire raffinement de cette guerre de l'ombre (transmettre à un agent double qui n'a plus la confiance de l'ennemi un renseignement vrai, afin que ce dernier soit perçu comme faux par ses contrôleurs allemands... vous me suivez?), Perreault, donc, disait que, quand l'art du renseignement atteignait à ce degré de subtilité, il devenait pure poésie. Ce qui n'est pas faux. Mais il demeure, entre ce monde de l'intelligence et l'art, une distinction fondamentale. En art, le moyen, plus que la fin, importe. En renseignement, c'est le contraire: la fin justifie tout. Y compris les pires crimes qui, en cas de victoire, seront absous par l'Histoire.

Une maxime souvent citée (Clausewitz?) dit que «celui qui a raison de faire la guerre est celui qui va la gagner». La véritable immoralité de la guerre d'Afghanistan, c'est donc d'abord qu'elle ne peut pas être gagnée. Et c'est le mensonge bien hypocritement canadien d'une guerre humanitaire qui prétend construire un État en détruisant des personnes.

hamelinlo@sympatico.ca

## FORTITUDE

Larry Collins  
Éditions Robert Laffont  
Paris, 1985, 561 pages

EN BREF

## Spirit Lake en nomination à Bruxelles

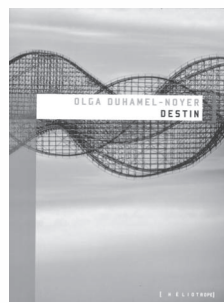
Le roman pour la jeunesse *Spirit Lake*, de la Québécoise Sylvie Brien, publié chez Gallimard Jeunesse, est finaliste pour le prix de

la semaine Paul Hurtmans pour la jeunesse, qui sera remis à Bruxelles en mars. Les trois finalistes pour ce prix ont été choisis dans l'ensemble de la francophonie. Ce roman se déroule dans le camp de détention de Spirit Lake, en Abitibi, où le gouvernement du Canada avait envoyé des immigrants non naturalisés

d'origine allemande, austro-hongroise, bulgare et turque dès le début de la Première Guerre mondiale. Si le contexte historique du roman est réel, l'intrigue en est fictive. Plus d'un millier de personnes, principalement austro-hongroises, ont été détenues à Spirit Lake, entre 1913 et 1917. — *Le Devoir*

Les librairies indépendantes du Québec

## Les conseils de vos libraires indépendants



## DESTIN

Olga Duhamel-Noyer, Héliotrope, 21,95\$

Dans son plus récent roman, Olga Duhamel-Noyer relate en pointillés la transformation d'une jeune femme dont la vie prend tout son sens lorsqu'elle voit, à l'âge de 13 ans, deux femmes s'embrasser au petit écran. *Destin* est tour à tour l'histoire d'une passion contenue, sublime et celle d'une famille indescrivable. Un livre sobre mais magistral.

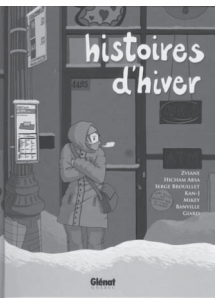
Marianne Chevrier, librairie du Soleil (Gatineau-Ottawa)

## HISTOIRES D'HIVER

Collectif, Glénat Québec, 19,95\$

Un thème. Six histoires, six bédéistes. L'album se lit comme un recueil de nouvelles. Tous les goûts, de l'humour à la fantaisie, seront comblés. L'hiver tire à sa fin, mais ce n'est pas une raison pour boudier son plaisir.

Éric Gougeon, librairie Imagine (Laval)



## CHRONIQUES CONJUGALES D'UN MÂLE EN MAL DE MOTS

Étienne Gervais, Les Intouchables, 14,95\$

La deuxième publication d'Étienne Gervais est une lecture fascinante. Instants cocasses et moments de réflexion sont au rendez-vous. Homme ou femme, vous reconnaîtrez les traits qui font de vous des êtres si différents, mais, surtout, si complémentaires.

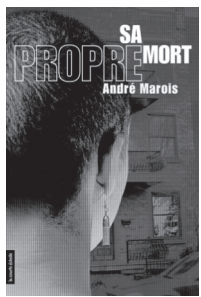
Josée Pagé et Tania Dionne, librairie René Martin (Joliette)

## SA PROPRE MORT

André Marois, La courte échelle, 24,95\$

Depuis quatre ans, Clara vit à Paris pour fuir la honte et le mépris des gens. Étourdi par les études et le travail, elle oublie. Puis, elle revoit son frère. Dès lors, un désir de vengeance s'éveille. Passer aux actes? Rien de plus facile. Mais est-ce la meilleure façon d'apaiser son trouble? Si vous ouvrez ce livre, impossible de le refermer.

Lina Lessard, librairie Les Bouquinistes (Chicoutimi)



Une présentation des librairies indépendantes suivantes:



Les librairies indépendantes du Québec (LIQ) publient:

## le libraire

Le bimestriel des librairies indépendantes

Un site d'information littéraire

www.lelibraire.org

Un site transactionnel

www.livresquebecois.com



Canadien Héritage



## Treize nouvelles, et autant de petites dissidences qui font de chacun le marginal de l'autre.



Hurtubise

www.editionshurtubise.com

## LITTÉRATURE

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

## L'île noire

Un premier roman tragique et implacable de l'Américain David Vann

CHRISTIAN DESMEULES

Difficile d'imaginer une histoire de relation père-fils plus sombre et plus tragique que celle de *Sukkwan Island*. En comparaison, *Premier amour*, de Tourgueniev, ressemble à une blutette.

Un homme, dentiste plutôt prospère de Fairbanks, compte s'installer pour une année complète avec son fils de 13 ans sur une petite île sauvage du sud de l'Alaska qu'il vient d'acheter après s'être débarrassé d'un peu près tout le reste — cabinet, maison, relation amoureuse. Le projet semble les emballer tous les deux, malgré quelques inquiétudes réprimées.

Mais très vite, l'improvisation bancale et le manque irresponsable de préparation nous font plisser les yeux. Presque tout, dès le début de *Sukkwan Island*, transpire la catastrophe annoncée. Et sans qu'on le sache vraiment, une machine infernale est lancée, dans un mouvement que rien, jusqu'à la toute dernière page, ne parviendra à stopper.

S'inspirant du propre suicide de son père, lorsque lui-même n'avait que 13 ans, David Vann, écrivain américain né en Alaska en 1966, a imaginé pour sa première œuvre un huis clos terrible et étouffant installé au cœur d'un paysage sans fin.

Sur leur petite île, leur quotidien monotone et humide se résume bientôt à réparer leur cabane, pêcher, chasser, couper et fendre du bois, se préparer pour l'hiver qui s'annonce, fumer le poisson et faire sécher la viande, construire une cache pour mettre leur butin à l'abri des ours et des rongeurs.

## Un habile suspense

Mais tous les soirs, à l'heure de se glisser dans son sac de couchage, Jim Fenn se met à

pleurer et à se confesser: ses échecs amoureux, son infidélité maladroite, sa vie insignifiante, sa solitude irrémédiable. De l'autre côté de la petite pièce, son fils devient le témoin involontaire et mal à l'aise, presque invisible, de cette faillite existentielle, de jour en jour saisi d'un «terrible sentiment d'emprisonnement».

Le décor, immense et hostile, brille comme le reflet identique de leurs solitudes parallèles. Il n'offre aucune issue — ni pour le regard ni pour l'âme. Sur l'île de Sukkwan, Jim et Roy vivront ainsi jusqu'au bout une étrange osmose expiatoire. L'un absorbant le désespoir et la violence sous pression de l'autre. Et vice-versa.

Et pour arriver à nous transmettre l'horreur en plein air, la fragile décomposition des êtres, David Vann s'appuie sur une écriture descriptive minimale qui nous prend à la gorge, posée à plat, sans faire d'effets.

Paru en 2008 aux États-Unis, *Sukkwan Island* est en réalité la plus longue partie de *Legend of a Suicide*, un recueil que David Vann a mis douze ans à faire publier, et qui s'articule autour de la mort volontaire d'un homme en brouillant et en multipliant les points de vue.

Un suspense habile, une mécanique implacable aux ressorts difficiles à deviner. Un livre qui hante longtemps. Lisez.

Collaborateur du Devoir

## SUKKWAN ISLAND

David Vann  
Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Laura Derakinski  
Gallmeister  
Paris, 2010, 200 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## L'art immodéré de la chute

Un recueil de nouvelles de Daniel Pigeon

CHRISTIAN DESMEULES

Ce sont surtout des amours que l'on conjugue au passé et des histoires de rupture qui traversent les vingt-sept nouvelles «à chute» de Daniel Pigeon. Sixième livre de l'auteur depuis 1994 (après notamment *Hémisphères* et *La Proie des autres*, XYZ, 1994 et 1998), *Chutes libres* se lit sans laisser beaucoup de traces.

Un homosexuel apprend qu'il a eu un enfant avec la seule femme avec laquelle il a couché au cours de sa vie (*Vingt ans déjà*). Un couple se décompose au cours d'un voyage d'escalade au Mexique (*Les grandes douleurs sont muettes*).

Plus loin, une tranche de vie mère-fils tourne au drame prévisible (*L'Essence du bonheur*), un épisode de science-fiction anthropophage nous fait entrevoir l'avenir sombre de l'humanité (*La Bonne Chère*), on accède aussi aux impressions alternantes de quelques passagers d'un autobus (*Frissons*). On y trouve beaucoup de protagonistes au bout du rouleau, solitaires, aux désirs contrariés, décrochés (comme on l'emploie dans le jargon de l'alpinisme).

sirs contrariés, décrochés (comme on l'emploie dans le jargon de l'alpinisme).

## Des nouvelles inégales

En dépit de certains textes plus subtils que d'autres, persiste l'impression que presque tout, dans ces nouvelles inégales, est tristement accessoire à la chute (*Partie où une chose se termine, s'arrête, cesse*). Qui plus est, les effets de surprise et les rebondissement sont trop souvent faciles à deviner.

Le procédé, qu'il est toujours préférable de goûter avec une certaine modération, gêne parfois certains textes qui auraient pu se passer d'une finale au marteau. Il finit aussi malheureusement vite par agacer. On aurait préféré moins de chutes et plus de liberté.

Collaborateur du Devoir

## CHUTES LIBRES

Daniel Pigeon  
XYZ  
Montréal, 2010, 160 pages

## L'homme qui écrivait des livres uniques

Simone Schwartz-Bart publie un inédit de son mari, André Schwartz-Bart

GUYLAINE MASSOUTRE

Le roman *L'Étoile du matin* a failli ne jamais paraître, tant André Schwartz-Bart (1928-2006) privilégiait le silence, le retrait du monde et la non-publication de ses écrits. D'une exigence extrême, l'écrivain a jeté des manuscrits complets pour les refaire.

Un tel scrupule venait-il d'un malheur tatoué? Confronté à la résilience, l'adolescent avait survécu, lui dont les parents et deux frères avaient disparu, à la Shoah. La suite en a découlé. Issu du monde ouvrier et du militantisme, il a surmonté la polémique ardente autour de son premier roman, *Le Dernier des Justes* (1959).

Ce livre allait se révéler un phare. Cette traversée de l'antisémitisme, du Moyen Âge au nazisme, lui a valu le prix Goncourt devant des concurrents de poids, mais aussi des accusations de plagiat et le reproche d'une vision christique de l'histoire juive, la résistance gommée. Il n'a guère voulu publier par la suite.

## La résilience

Ni littéraire, ni juif, ni historique, *Le Dernier des Justes*? Injustice! Il n'a pas répondu. Né en France, dans une famille polonaise qui fut raflee en zone «libre», Schwartz-Bart a choisi le roman pour dire l'universel. Résidant longtemps en Suisse et finalement en Guadeloupe, c'est de là que, sortant de l'ombre, il a soulevé un second raz-de-marée.

Avec sa femme, l'écrivaine antillaise Simone Schwartz-Bart, il signait *Un plat de porc aux bananes vertes* (1967), puis, en solo, *La Mulâtresse Solitude* (1972). Bâti sur ses affinités avec l'histoire des esclaves, ces livres heurtaient la négritude radicale, qui ne fut jamais celle de Senghor, qui l'admirait. Comprenant les différences et la contiguïté des humains, Schwartz-Bart dialoguait avec la douleur la plus extrême et replongeait aux limites du chaos.

Mais le phénomène Schwartz-Bart rebondit, car Simone, auteure du beau *Pluie et vent sur Tulumée Miracle*, nous donne à lire un formidable inédit d'André, *L'Étoile du matin*. Ce roman posthume sur la Shoah laisse sans voix. Puissant et singulier, après tant d'ouvrages capitaux, il relance la polémique sur la mise en fiction d'Auschwitz et de la mémoire juive.

## Le roman au-delà de l'histoire

Dans son essai *Pour relire le dernier des Justes* (1987), Francine Kaufmann a présenté Schwartz-Bart comme le créateur d'un monde poétique au-delà de l'historicité. Juste compréhension, *L'Étoile du matin*, en tant que roman, présente les qualités majeures du genre.

Cette épopée d'un jeune garçon, errant de son village polonais au ghetto de Varsovie, puis rescapé d'Auschwitz, achève son destin d'exilé dans l'Occident devenu un vaste territoire, d'Israël à l'Amérique, Europe comprise. Cette fresque du XX<sup>e</sup> siècle y endosse un propos juif, qui pense le texte littéraire comme une méditation sur la condition humaine.

Second mérite, et non le moindre, ce roman d'apprentissage est aussi un livre de science-fiction. Porté par une métaphysique visionnaire, il voit la plaine calcinée de notre monde d'après le désastre, dont les effets continueront de se faire sentir et de peser sur l'avenir. Il rejoint ainsi l'essai *Les Disparus* de Daniel Mendelsohn, ceux d'un Pierre Nora sur l'histoire, comme les grands romans du nobélisé Imre Kertész.

## Unique, semblable et différent

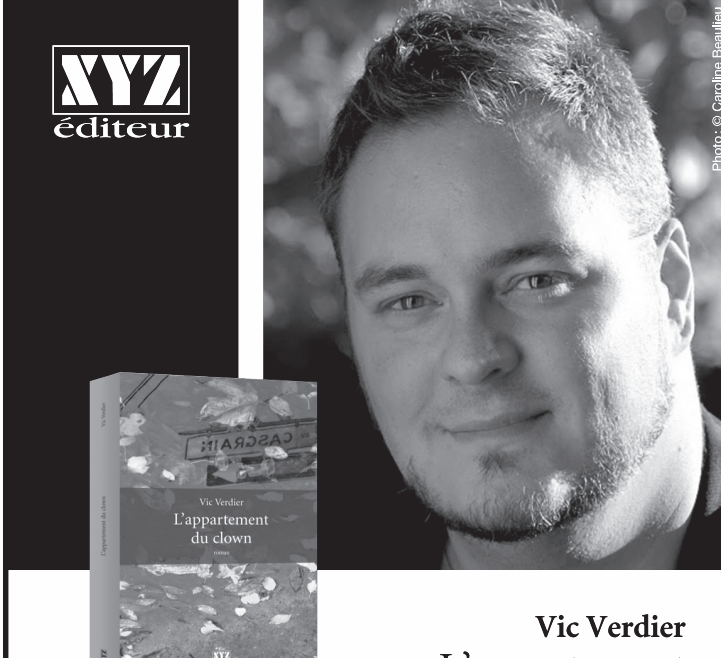
Mendelsohn a dit combien *Le Dernier des Justes* l'a marqué. Quant à la polémique autour du roman-essai *Jan Karski* de Yannick Haenel, relancée par Claude Lanzmann, auteur de *Shoah*, pour qui tout procédé de fiction, même documenté, est insupportable,

elle souscrit sans le vouloir à ceci: «De même, dans l'ordre de la culture, les civilisations passées constituaient un humus sur lequel naissaient et se développaient les civilisations nouvelles, qui elles-mêmes se transformeraient en humus. [...] Peut-être était-ce cela le métissage universel, peut-être aussi le mythe de la transparence était-il né de là, ce sentiment que chaque feuille était toutes les feuilles, chaque livre, tous les livres, chaque homme, tous les hommes, passé, présent et à venir.» *L'Étoile du matin* se range en parallèle aux œuvres de Bober et de Perec, avec Camus, Koestler, Malaparte, D. M. Thomas, Philip Roth... quoique tous différents. Mais celui-ci est aussi extatique, tendre et innocent qu'un conte pour enfants. Bouleversant.

A signaler: deux autres titres. De Laurent Seksik, *Les Derniers Jours de Stefan Zweig* (Flammarion), un roman biographique bien documenté, clairement rédigé, malheureusement sans effet littéraire qui fasse aimer Zweig l'écrivain. Et sur le mode du conte philosophique, cette fois sans référence à l'Holocauste, *Le Messager*, d'Éliette Abécassis et Mark Crick (éditions Baker Street), qui parle de voyance et de sagesse, presque de prophétie, et vise à enseigner le choix du bonheur pour façonner son destin.

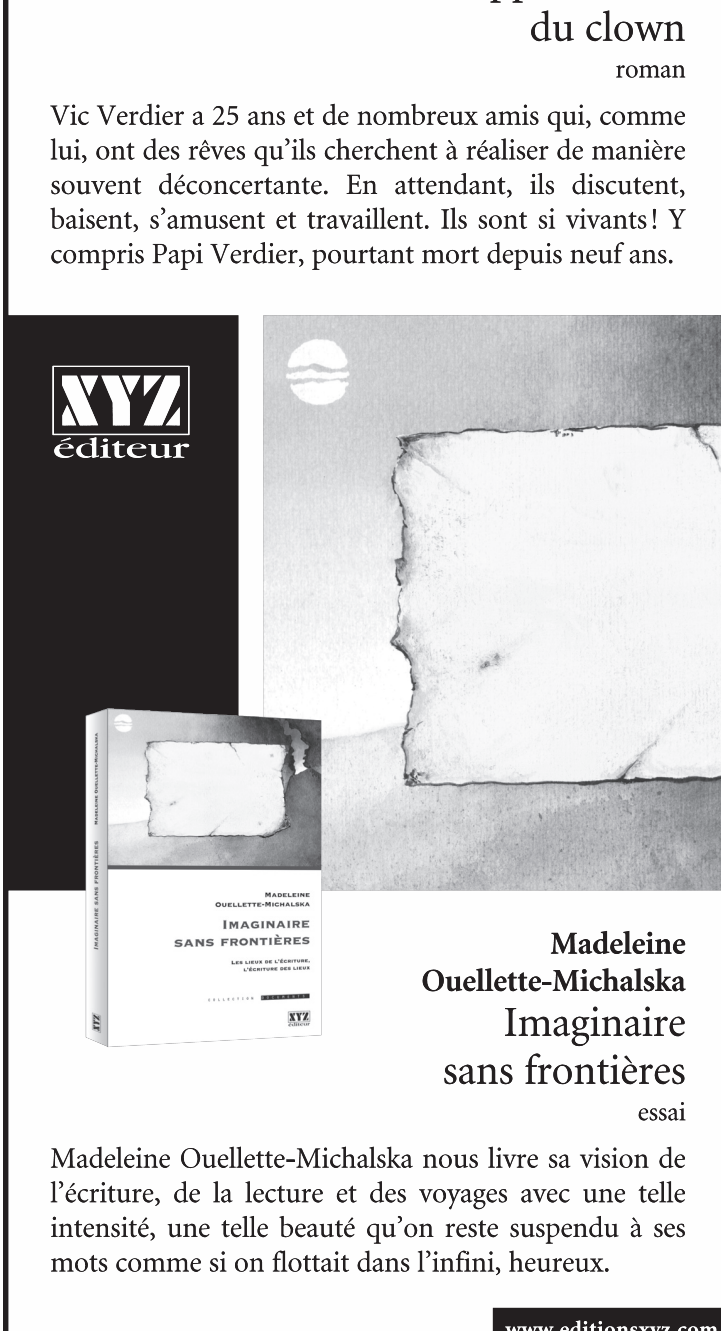
Collaboratrice du Devoir

L'ÉTOILE DU MATIN  
André Schwartz-Bart  
Le Seuil  
Paris, 2009, 251 pages



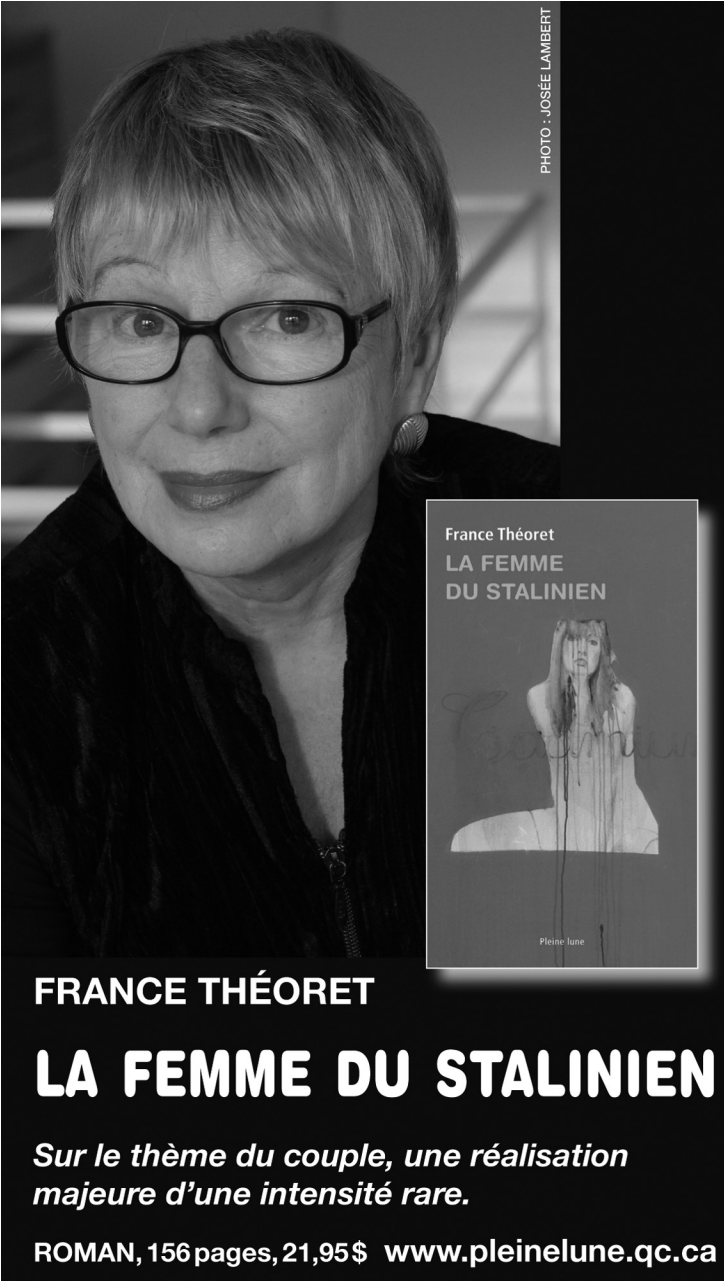
**Vic Verdier**  
**L'appartement du clown**  
roman

Vic Verdier a 25 ans et de nombreux amis qui, comme lui, ont des rêves qu'ils cherchent à réaliser de manière souvent déconcertante. En attendant, ils discutent, baissent, s'amuse et travaillent. Ils sont si vivants! Y compris Papi Verdier, pourtant mort depuis neuf ans.



**Madeleine Ouellette-Michalska**  
**Imaginaire sans frontières**  
essai

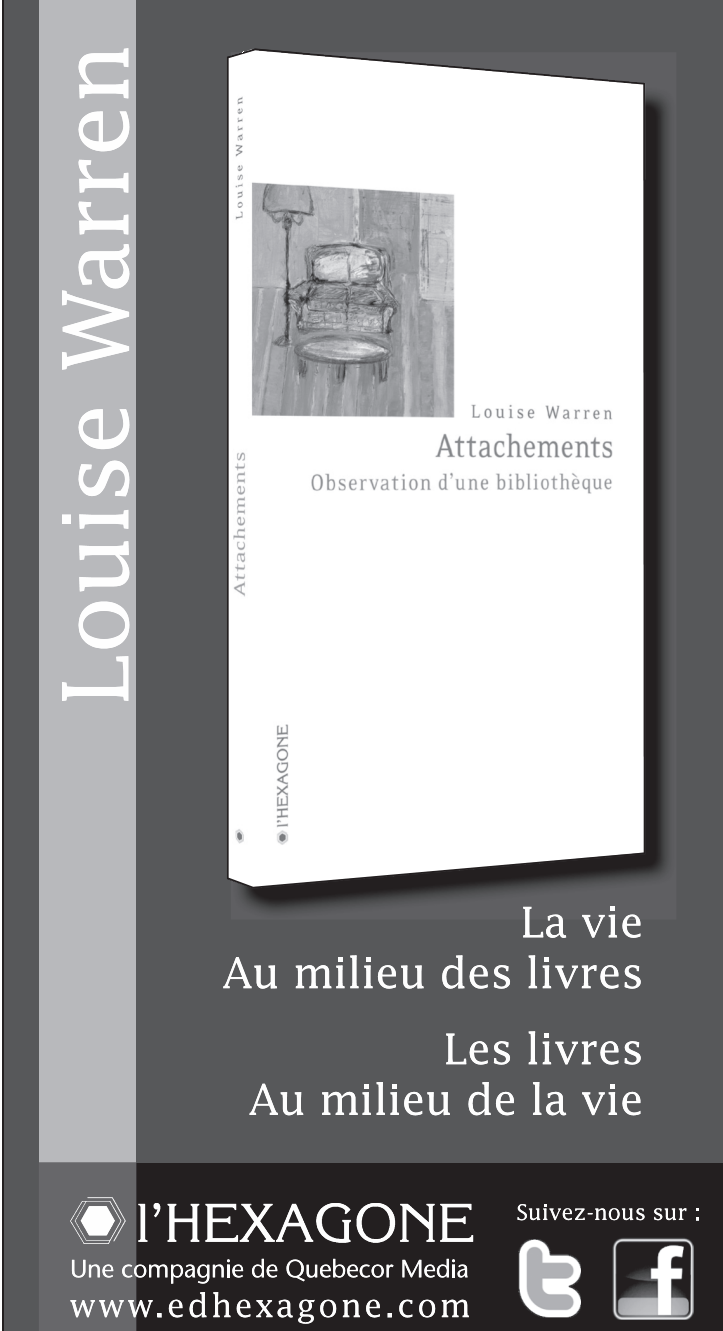
Madeleine Ouellette-Michalska nous livre sa vision de l'écriture, de la lecture et des voyages avec une telle intensité, une telle beauté qu'on reste suspendu à ses mots comme si on flottait dans l'infini, heureux.



**FRANCE THÉORET**  
**LA FEMME DU STALINIEN**

Sur le thème du couple, une réalisation majeure d'une intensité rare.



ROMAN, 156 pages, 21,95\$ www.pleinelune.qc.ca



**Louise Warren**  
**Attachements**  
Observation d'une bibliothèque

La vie  
Au milieu des livres  
Les livres  
Au milieu de la vie

**l'HEXAGONE**  
Une compagnie de Quebecor Media  
www.edhexagone.com

Suivez-nous sur :  

## LIVRES

HISTOIRE

## La collection Coverdale, ou la construction d'un patrimoine national

PAUL BENNETT

Comment une collection d'entreprise patiemment rassemblée par un homme d'affaires ontarien résidant à New York, William H. Coverdale, président de la Canada Steamship Lines (CSL) de 1922 à 1949, en est-elle venue à faire partie du patrimoine national québécois (et même canadien), au point de forger en partie notre identité culturelle?

C'est la question à laquelle tente de répondre le livre passionnant de Nathalie Hamel, *La Collection Coverdale - La construction d'un patrimoine national*, paru l'automne dernier aux Presses de l'Université Laval. Tout en étant le fruit d'une recherche universitaire, cet ouvrage est tout sauf austère, d'une lecture aisée en dépit de quelques longueurs.

Tous ceux qui ont feuilleté un jour ou l'autre *Les Meubles anciens du Canada français* de Jean Palardy ou visité la Maison Chevalier à Québec ont vite remarqué que les plus belles pièces de mobilier artisanal québécois des XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles provenaient de la collection Coverdale. Ces centaines de meubles patinés par le temps avaient été réunis, ainsi que des milliers d'objets traditionnels, pour meubler les espaces communs de l'hôtel Tadoussac appartenant, jusqu'au milieu des années 1960, à la Canada Steamship Lines. Les bateaux de croisière de la CSL remontaient le Saint-Laurent avec leur flot de touristes, surtout américains, jusqu'à l'embouchure du Saguenay, en passant par Pointe-au-Pic, où se trouvait l'autre hôtel de luxe appartenant à la même société, le Manoir Richelieu.

Là aussi, William Coverdale avait réuni une extraordinaire collection, sa toute première: des tableaux, des aquarelles et des gravures illustrant l'histoire du Canada avant la Confédération. Nathalie Hamel explique en détail comment M. Coverdale



SOURCE PUL  
William H. Coverdale, président de la Canada Steamship Lines de 1922 à 1949. Collection du Marine Museum of the Great Lakes, fonds CSL.

le (1871-1949) profita de la reconstruction du Manoir Richelieu, détruit par un incendie en 1928, pour réunir plus de 1000 œuvres iconographiques destinées tout autant à préserver un patrimoine collectif qu'à décorer les murs du nouvel hôtel.

## Un double objectif

Dès le départ, la collection «unit les objectifs commerciaux de la CSL à la passion personnelle du collectionneur, lesquels deviennent rapidement indissociables», écrit l'auteure, ajoutant que Coverdale déploya la même stratégie quelques années plus tard lorsqu'il fut décidé de remplacer l'ancien hôtel Tadoussac par un nouvel édifice, plus moderne et plus confortable.

Encore une fois, William Coverdale, qui passait ses étés dans Charlevoix, joua un rôle de pionnier en décidant de mettre en valeur le caractère «canadien-français» et le mode de vie traditionnel de la région en meublant le nouvel hôtel Tadoussac, ouvert en juin 1942, de meubles artisanaux récents dans les chambres, mais de mobilier ancien et

d'objets traditionnels dans les salons et les corridors.

Ici encore, il s'agissait de créer une «ambiance», un cachet unique, afin de séduire les touristes. Les meubles étaient sélectionnés en fonction d'une certaine représentation de l'intérieur domestique canadien-français: simple, rustique, mais possédant un certain lustre convenant à un hôtel de classe. Passionné d'histoire, Coverdale fit même reconstruire près de l'hôtel une réplique du premier poste de traite de la colonie, le poste Chauvin, pour y rassembler une collection d'artefacts amérindiens, qui devint un nouvel attrait touristique pour Tadoussac.

Comme au Manoir Richelieu, Coverdale s'impliqua activement, approuvant personnellement chaque pièce retenue, organisant des expositions itinérantes en hiver — les hôtels, non chauffés, étaient alors fermés — et faisant la promotion de ses collections tant auprès des musées que dans les brochures de la CSL destinées aux touristes. Convaincu de la valeur exceptionnelle de sa collection, Coverdale en fit une promotion efficace, au point où plusieurs experts américains en reconnurent l'intérêt de son vivant. Ce qui, selon Nathalie Hamel, contribua grandement à convaincre les gouvernements, tant à Québec qu'à Ottawa, de son prix incomparable en matière de patrimoine national.

## Un partage entre Québec et Ottawa

Conservée presque intacte dans les deux hôtels de CSL après le décès de Coverdale en 1949, la collection fut convoitée par les deux gouvernements dès que la société décida de se départir de ses hôtels au milieu des années 1960. La collection fut finalement partagée entre Ottawa (la collection d'art du

Manoir Richelieu) et Québec (mobilier et objets ethnographiques de l'hôtel Tadoussac).

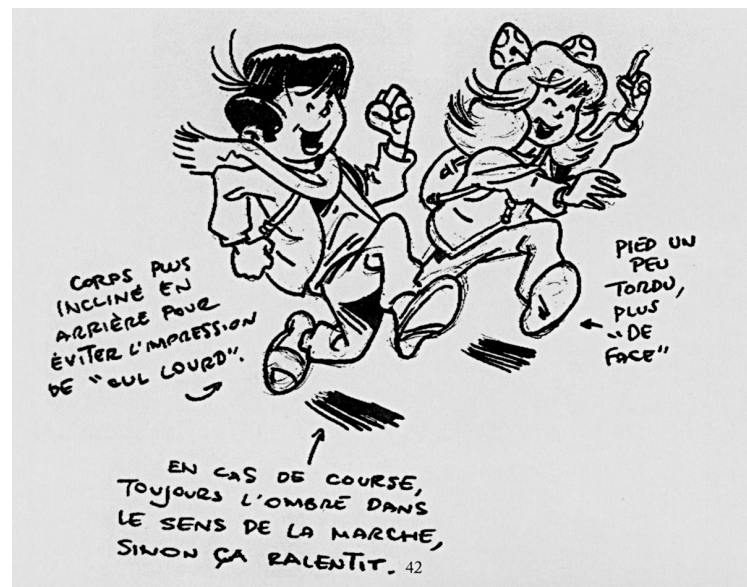
Rapatriée à Québec au grand désarroi de la population de Tadoussac, la collection de meubles fut pendant des années l'objet de multiples rumeurs de vol et de dégradation qui, bien que fausses selon l'enquête menée par Nathalie Hamel, contribuèrent grandement à sensibiliser le grand public au «trésor national» que constituait la collection Coverdale. La crainte de perdre ce patrimoine, dans un contexte (les années 1970) où la volonté d'affirmation identitaire des Québécois était à son apogée, concourut à conférer à cette collection un caractère presque mythique. C'était l'époque où l'armoire à pointes de diamant et les chansons des Séguin incarnaient la quintessence de la culture québécoise!

Mais de même que notre perception de la culture et de l'identité québécoises s'est considérablement modifiée depuis lors, il ne faut plus craindre aujourd'hui, conclut Nathalie Hamel, de s'interroger sur le fait que les Québécois, à travers leur institution muséale nationale, ont accepté et récupéré la collection Coverdale «en tant qu'image représentant leur culture, sans même remettre en cause son contenu». Cette tâche de réévaluation reste à faire, mais le travail d'investigation de l'auteure en a certainement assuré les fondations. Merci!

Le Devoir

## LA COLLECTION COVERDALE

LA CONSTRUCTION D'UN PATRIMOINE NATIONAL  
Nathalie Hamel  
Les Presses de l'Université Laval  
Québec, 2009, 390 pages



SOURCE LES 400 COUPS

Une planche de Paul Roux commentée par Greg

BÉDÉ

## L'influence secrète du père d'Achille Talon sur la bédé du Québec

FABIEN DEGLISE

«Attention à la perspective.» «Décaler un peu les vêtements.» «Casier: moins de ha-chures. Ça fera plus métallique.» Les commentaires, accompagnés d'une petite flèche, se promènent, ici et là, dans la marge de quelques planches des aventures d'Ariane et Nicolas, personnages de bédé jeunesse imaginés au siècle dernier par Paul Roux.

Pertinents, les mots manuscrits s'exposent souvent aux côtés de petits dessins qui reprennent, en les corrigeant, les créations du bédéiste, avec des conseils en guise de sous-titre: «Rajeunir Isabelle: plus grands yeux, moins de rides», «toujours simplifier au maximum la main»... Des conseils d'une valeur inestimable quand on sait qui les a prodigués: Greg, le père du célèbre Achille Talon.

C'était le secret le mieux gardé dans le petit monde de la bande dessinée «gossée» au Québec: pendant des années, le grand Michel Régner, l'homme derrière le bedonnant Achille et ses calembours impression-

nistes, a agi en effet dans l'ombre de cette série jeunesse dont le deuxième tome — *Le Miroir magique* — vient d'être réédité par la maison d'édition Les 400 Coups. Comment? En scrutant à la loupe le travail de Roux et en lui envoyant, gracieusement par la poste ou le fax, mille et un trucs pour améliorer son coup de crayon.

La conversation entre deux artistes de l'histoire en cases a débuté en 1992, à l'occasion de la 2<sup>e</sup> Symphonie de la bande dessinée de Brossard, où Greg était invité, raconte l'auteur dans cette réédition qui résume en 10 pages cette savoureuse rencontre, planches commentées, croquis et lettre dactylographiée à l'appui. «Du vivant de Greg (qui nous a quittés le 29 octobre 1999), nous avions décidé d'un commun accord de ne pas divulguer cet échange», écrit Roux. Lui, parce qu'il m'avait aidé par pure gentillesse et qu'il voulait éviter de se faire solliciter par des cohortes de jeunes dessinateurs. Moi, par respect pour son intimité et par pudeur, pour ne pas utiliser sa notoriété dans le but de me faire connaître.»

Le geste est noble. Les traces qui en restent aujourd'hui, livrées pour rendre hommage à Greg «à titre posthume», se savourent avec plaisir, fascination pour les amateurs de bulles, et certainement avec un peu d'envie pour ceux qui façonnent ces histoires. Et ce, même si la présence de ce «dossier secret», intitulé *L'affaire Greg*, est finalement très discrète dans un album qui pourtant, sous l'effet de ces crayonnés historiques, voit sa valeur croître énormément.

Le Devoir

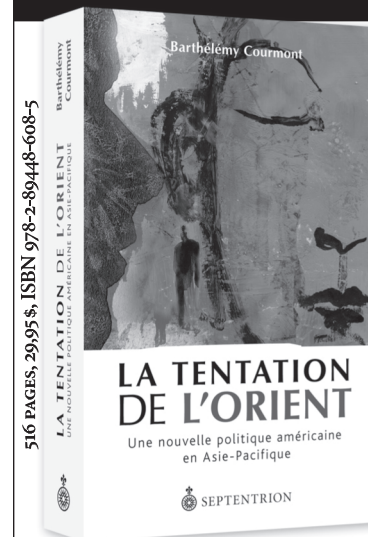


EN BREF

## Hommage à Anthony Phelps

Un spectacle en hommage à Anthony Phelps sera présenté ce samedi 20 mars à la maison de la culture Mercier, puis le jeudi 25 mars à la maison de la culture de Montréal-Nord. *Au jardin extravagant de la mémoire* retrace la vie et l'œuvre de l'écrivain, né à Port-au-Prince en 1928. Poète, romancier, conteur, Anthony Phelps a été incarcéré à l'époque du régime Duvalier. Il s'est exilé à Montréal en 1964. *Au jardin extravagant de la mémoire* est une production de la Maison de la poésie, en collaboration avec le Conseil des arts de la Ville de Montréal. — *Le Devoir*

## SE TOURNER VERS L'ASIE



Le redéploiement de la politique étrangère américaine vers l'Asie pourrait marquer la plus grande transformation depuis la fin de la guerre froide et symbolise la montée en puissance de cette région qui s'impose désormais comme un pôle dominant.

La politique asiatique de l'administration Obama risque toutefois de se heurter à plusieurs problèmes...

Chaire Raoul-Dandurand en études stratégiques et diplomatiques

SEPTENTRION, Q.C. CA

LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Membre de l'ASSOCIATION NATIONALE DES ÉDITEURS DE LIVRES

éditions Liber

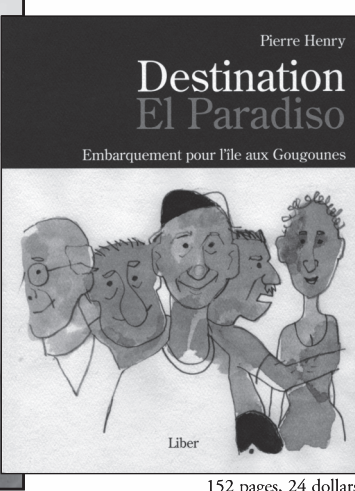
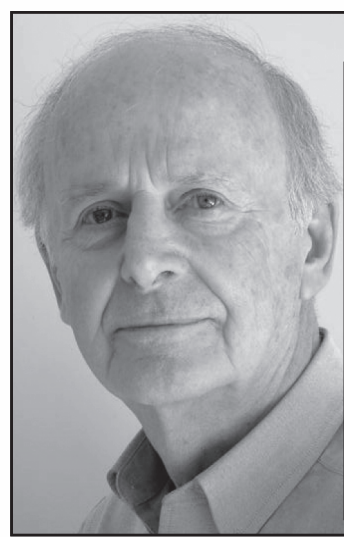
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Pierre Henry

## Destination El Paradiso

Embarquement pour l'île aux Gougounes

«Le premier livre qui incite la population active à vieillir au plus vite»



152 pages, 24 dollars

## Spirale

Lancement/causerie  
Réverlire Hélène Cixous

Afin de souligner la parution de son numéro de mars-avril 2010 (n° 231), dont le dossier est consacré à l'œuvre récente d'HÉLÈNE CIXOUS et le portfolio au travail photographique de MICHEL CAMPEAU (*Chambres noires*, 2005-2009), le magazine culturel *Spirale* vous invite à un petit 5 à 7 amical à la librairie Le Port de tête.

Une table ronde réunira GUYLAINE MASSOUTRE, CATHERINE MAVRIKAKIS et GINETTE MICHAUD qui, sous l'intitulé «*Réverlire Hélène Cixous*», discuteront de cette œuvre qui ne cesse de célébrer la toute-puissance-autre de la littérature, du rêve et de l'art.

Nous profiterons de l'occasion pour souligner la parution du premier volume de *Battements — du secret littéraire*. Lire Jacques Derrida et Hélène Cixous, de GINETTE MICHAUD (Éditions Hermann), ainsi que le plus récent titre de la collection «*Nouveaux Essais Spirale*» aux Éditions Nota bene: Avec John Heward. Entrer dans le trait, d'ANDRÉ LAMARRE.

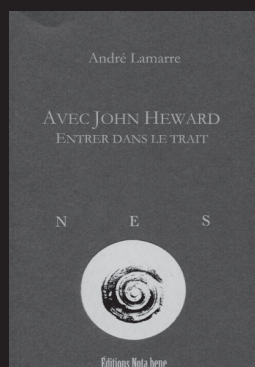
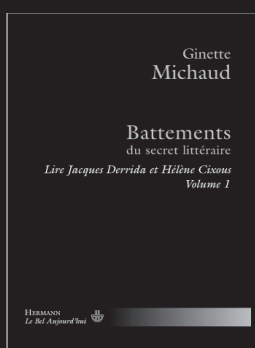
Au plaisir de vous rencontrer !

Vendredi le 26 mars 2010  
dès 17h00

Librairie Le Port de tête

262, avenue Mont-Royal Est  
Montréal [Métro Mont-Royal]

www.spiralemagazine.com



Pour information :

Magazine culturel Spirale  
Tél. : 514-934-5651  
spiralemagazine@yahoo.com

## ESSAIS

PHILOSOPHIE

## Aux origines de la sagesse chinoise

La doctrine confucéenne ne s'est jamais effacée de la culture chinoise

GEORGES LEROUX

Contemporain des penseurs grecs de l'Athènes classique, Confucius appartient à cette époque de l'histoire de la pensée que Karl Jaspers a appelée «*période axiale*». Partout en même temps, de la Chine à la Perse, accompagnant le surgissement des États, apparaissent des penseurs soucieux de rompre avec le mythe ancien. Comme le font remarquer les auteurs de cette récente traduction, l'influence de Confucius se répandit par ondes successives et on ne compte plus le nombre des disciples qui se sont réclamés de lui.

Dans le présent recueil figurent d'abord le texte du Lunyu, connu traditionnellement sous le titre *Entretiens de Confucius*, et celui du Meng Zi, comprenant les écrits de Maître Meng, qui représente une des branches principales de l'école. Les auteurs ont ajouté le texte, moins connu, de *La Grande Étude* (Daxue), et deux ensembles de maximes et préceptes, *La Pratique équilibrée* (Zhongyong) et le *Classique de la piété filiale* (Xiaojing). Ils offrent enfin le grand texte du Xun zi, regroupant les écrits de Maître Xun.

Charles Le Blanc et Rémi Mathieu ont déjà fait paraître, dans la même collection, un volume d'écrits taoïstes. C'est peu dire que de présenter cette édition comme une nouvelle réussite. D'abord par la finesse et la clarté des traductions: le lecteur non-sinologue fait aisément son chemin dans ces écrits, où on trouve à la fois l'expression d'une sagesse pratique empreinte de réalisme et des portraits de lettrés subtils et pleins de poésie. Chaque prescription et chaque geste sont décrits avec minutie, et on ne peut qu'admirer la rigueur des principes qui régissent la vie de ces intellectuels vertueux. Les textes plus spéculatifs, qu'il s'agisse de définir la vertu parfaite ou de traiter des équilibres célestes, sont ici l'objet de traductions limpides et qui rompent avec le caractère terne de tant d'essais antérieurs. «*Si l'on ne connaît pas le sens des mots, rien ne permet de connaître les hommes*» (*Entretiens*, XX).

La beauté de ces textes est par ailleurs mise en lumière par un



Confucius (551-478 av. J.-C.)

SOURCE INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY

appareil d'introductions et de notes d'une érudition qui atteint souvent le registre d'un commentaire. Sachant comment la tradition des lettrés chinois accorde de l'importance à la vie d'étude, et surtout comment la tradition de ces textes n'a cessé de s'enrichir d'interprétations intérieures — c'est-à-dire toujours désireuses de demeurer au sein de la doctrine et de ne jamais devenir de la philologie —, on ne peut que mesurer les efforts de ces savants modernes dans leur présentation d'un corpus aussi traditionnel. Chaque chapitre des *Entretiens* et du *Meng zi* est assorti d'une riche notice, qui permet d'en saisir à la fois la doctrine morale et le contexte historique.

## Le Xun zi

La présence dans ce volume du *Xun zi* mérite d'être soulignée. Maître Xun (-310/-235), présenté comme un Aristote chinois, intervient sur toutes les matières de la science, et son œuvre dépasse en amplitude celle de tous ses prédécesseurs. Qu'on regarde seulement son traité de musique ou

ses propos économiques, on sera surpris de voir l'extension de la sagesse confucéenne à l'époque des Royaumes combattants à laquelle appartient cette œuvre surprenante. Elle occupe ici la moitié de l'ouvrage et propose des découvertes fascinantes, par exemple dans le domaine de l'éducation. La proposition d'un idéal de culture universelle offert à tout être humain et la discipline de la culture de soi n'ont rien à envier aux penseurs grecs contemporains, si on pense notamment aux stoïciens. La réflexion sur la vertu, et en particulier sur l'honneur, éclaire de l'intérieur la compréhension de la culture chinoise ritualisée et, quand on s'attarde aux fragments sur le Ciel, ou aux textes de rhapsodies poétiques, on comprend que la sagesse chinoise n'a rien de banal ou de stéréotypé, comme on se plaît à le répéter.

La doctrine confucéenne ne s'est jamais effacée de la culture chinoise, même si elle a souvent été placée en rivalité avec les doctrines des penseurs taoïstes ou bouddhistes. Dans les grands

commentaires de Zhu Xi, un penseur de la dynastie des Song, on voit apparaître le projet d'un néo-confucianisme, et ce terme n'a cessé depuis d'être présenté comme un leitmotiv populaire. Il semble qu'il soit encore réactif de nos jours, par exemple dans les facultés d'administration, où relire Confucius constitue presque un geste politique: le retour à la sagesse ancienne pourra-t-il sauver l'âme chinoise de l'américanisation galopante qui semble vouloir la dominer? Lire tous ces textes, c'est aller à la rencontre d'un trésor de sagesse incomparable et on ne peut qu'envier ceux qui le considèrent comme leur.

Collaborateur du Devoir

## PHILOSOPHES CONFUCIANISTES

Textes traduits, présentés et annotés par Charles Le Blanc et Rémi Mathieu Gallimard, «*Bibliothèque de la Pléiade*» Paris, 2009, 1468 pages

DOCUMENT

## Amédée Papineau, né trop tôt

MICHEL LAPIERRE

En 1848, Londres accepte qu'au Canada-Uni le gouvernement soit désormais responsable, c'est-à-dire qu'il se soumette au vote majoritaire des députés. Au Canada-Est (futur Québec), les réformistes, Louis-Hippolyte La Fontaine à leur tête, crient victoire. Le fils aîné de Louis-Joseph Papineau le leur reproche. «*Jamais la tyrannie n'est plus dangereuse, prévient-il, que lorsqu'elle s'affuble du masque de la liberté*».

Voilà l'une des phrases incisives qui font le charme du *Journal d'un Fils de la liberté* (1838-1855), dont l'éminent Georges Aubin nous offre une édition considérablement revue et augmentée par rapport à la première (1998). Dans cet écrit intime, Amédée Papineau (1819-1903) rejette, comme son père, l'Union de la vallée du Saint-Laurent, où il a vu le jour, et du Canada-Ouest (futur Ontario).

En menaçant de plus en plus d'assujettir le futur Québec à la

région voisine (essentiellement anglophone), ce régime, en vigueur depuis 1841, annonce la mise sur pied, par la Grande-Bretagne impériale et monarchique, de la Confédération de 1867. Le prochain régime comblera les vœux des conservateurs, mais les deux Papineau, outrés, y opposeront plus que jamais leur rêve d'une union républicaine de tous les peuples des Amériques.

Dès 1842, Amédée Papineau déclare dans son *Journal* qu'il souhaite ardemment «*ce qui fait l'horreur des loyalistes et du gouvernement anglais, l'agglomération de toutes les sections de l'Amérique en une seule vaste république: une Confédération continentale*». Celui qui se réclame de Paine, de Lamennais et de Tocqueville, sa «*trinité démocratique*», n'hésite pas à soutenir que son utopisme libéral s'inscrit dans l'évolution de l'humanité.

Le triomphe panaméricain du républicanisme sera pour lui l'ultime conséquence de la ré-

sistance séculaire à la domination coloniale venue d'Europe. «*Toute l'histoire passée du Nouveau Monde l'enseigne d'une manière irréfragable*», pense-t-il.

Mais son rêve progressiste se concilie-t-il avec le refus de l'assimilation des francophones à la culture états-unienne? Amédée Papineau ne le croit pas. On présume que c'est la mort dans l'âme qu'il appréhende la déculturation des siens.

En 1839, ne s'est-il pas élevé contre les «*recommandations diaboliques de lord Durham*», qui, selon lui, visaient «*l'anéantissement de la langue, des mœurs, coutumes, institutions et lois d'un demi-million de Canadiens d'origine française*»? Le libre-penseur, qui adhérerait sur le tard au protestantisme pour

des raisons plus sociales que religieuses, trouve ici le culte catholique «*beau et touchant*», mais, lors de son exil aux États-Unis, il trouve le culte protestant «*si monotone*» qu'il «*dessèche l'âme par son aride simplicité*».

Né 141 ans avant la Révolution tranquille, Amédée Papineau, à la différence de la société de 1960, ne pourra tenter d'harmoniser l'héritage culturel québécois avec le progrès.

Collaborateur du Devoir

## JOURNAL D'UN FILS DE LA LIBERTÉ

Amédée Papineau  
Septentrion  
Québec, 2010, 1050 pages

Romain Gary (Emile Ajar)  
**La vie derrière soi**

Les livres qui ne circulent pas meurent

**L'ÉCHANGE**  
707 ET 713 MONT-ROYAL EST  
MONT-ROYAL, 514-523-6389

**Eas** Concours du loisir littéraire 20<sup>e</sup> édition

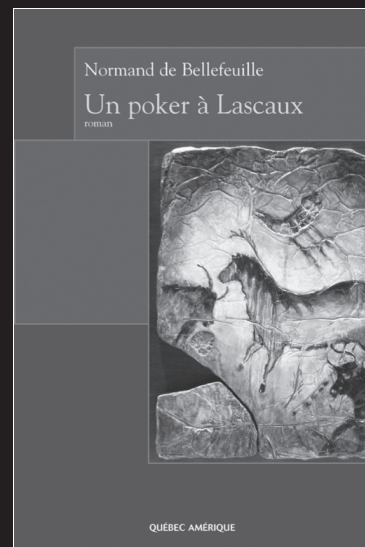
Jury présidé par Monique Juteau

Prose ou poésie 200 à 500 mots  
Date limite 1<sup>er</sup> mai 2010

FÉDÉRATION QUÉBÉCOISE DU LOISIR LITTÉRAIRE  
www.litteraire.ca info@litteraire.ca 514-252-3033 1-866-533-3755

## UN POKER À LASCAUX

Normand de Bellefeuille

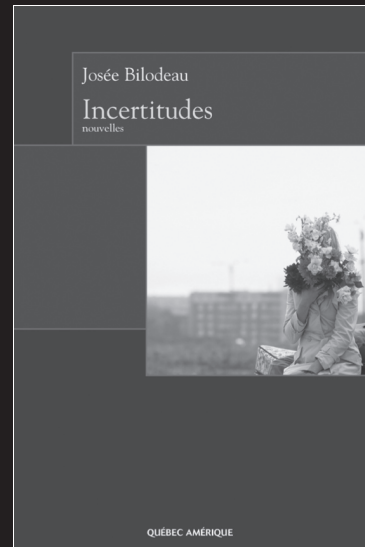


Avec intelligence, talent et surtout sensibilité, Normand de Bellefeuille nous invite à nous interroger sur le poids de l'héritage familial. À l'instar de son personnage de Simon, qui lit toujours les livres comme s'il s'agissait du dernier, l'auteur a écrit ce roman pratiquement comme un ultime hommage à sa tribu.

« (...) Son *Poker à Lascaux* est une petite merveille. »Danielle Laurin, *Le Devoir*

## INCERTITUDES

Josée Bilodeau



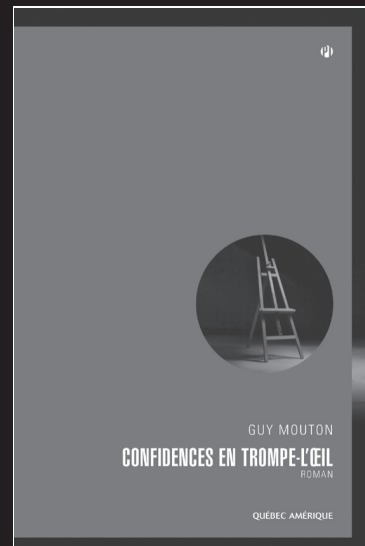
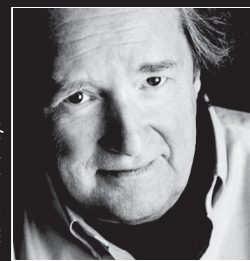
Ce recueil de nouvelles explore avec humour et compassion les angoisses ordinaires qui prennent des proportions tragiques, l'impuissance inquiète de onze femmes dont les histoires se répondent les unes les autres.

« (...) avec ce recueil habilement construit, (...) l'écrivaine pose sans doute un jalon important d'une œuvre encore jeune. »

Christian Desmeules, *Le Devoir*

## CONDIDENCES EN TROMPE-L'ŒIL

Guy Mouton



Qu'ont en commun un gardien de musée, une jeune artiste-peintre et un médecin généraliste de la banlieue de Montréal? Ils ont tous momentanément perdu le goût de vivre. Le retrouve-t-on jamais, que ce soit grâce à la chance, à la patience, à un retournement du destin? Le sens des choses nous revient parfois de façon insoupçonnée...



QUÉBEC AMÉRIQUE

www.quebec-amerique.com

# ESSAIS

## Les messages de Godzilla



LOUIS CORNELLIER

Le *kaiju eiga*, ou film de monstres, est un genre important de la cinématographie japonaise. Vedette incontestée de cet univers, Godzilla, par exemple, a inspiré au moins vingt-huit films depuis 1954. Or, comme l'explique le professeur de cinéma Alain Vézina, «en Occident, les films de monstres géants demeurent victimes du dénigrement systématique de tous ces critiques et historiens de cinéma qui considèrent que le genre ne peut engendrer que des œuvres puériles et bâclées, dont la présumée vacuité sémiotique exclut d'emblée toute lecture sociologique».

Je dois avouer que, avant de lire ce *Godzilla*™ *Une métaphore du Japon d'après-guerre*, je me rangeais du côté de ceux pour qui Godzilla et ses semblables sont un «objet de dérision». L'étude de Vézina, qui tente de démontrer que «plusieurs de ces films rendent partiellement compte, d'une manière évidemment métaphorique, de certains courants idéologiques qui ont marqué la conscience populaire japonaise depuis 1945», m'a fait changer d'idée. Maître de son sujet, avec un beau souci du détail et de la clarté du propos, Vézina éclaire brillamment le Japon idéologique moderne à la lumière de Godzilla.

«Sous l'influence d'une tradition privilégiant la représentation symbolique, expose-t-il, les Japonais ont amalgamé en Godzilla et ses avatars des hantises séculaires et des peurs nées d'une science mise au service de forces bellicistes.» Dans le film original de 1954 (*Gojira*, en japonais), réalisé par Ishiro Honda, la créature, une sorte de dinosaure du fond des mers, est réveillée par les es-

sais nucléaires américains dans le Pacifique. En résulte une sorte de monstre radioactif dont les ravages évoquent les bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki. «Le martèlement sourd des pas du monstre mêlé au bruit des sirènes d'alarme n'est pas sans rappeler le sinistre concert des bombes dévastant les grandes villes nippones», note Vézina.

Le message antinucléaire qui se dégage du film est clair. À jouer avec ce feu, nous dit-il, on réveille les monstres. Même dans la manière de combattre ces derniers, le traumatisme japonais de la Deuxième Guerre mondiale fait ressentir ses effets. Un savant qui a mis au point un dispositif léthal à même de détruire l'oxygène dans la mer et, par conséquent, Godzilla refuse d'utiliser son invention «de peur qu'elle ne devienne une arme de destruction massive». Pour éviter de devoir recourir à l'arme nucléaire, il devra toutefois se sacrifier lui-même en combattant le monstre avec son invention. Selon un critique cité par Vézina, «les scrupules du chercheur japonais et son suicide sacrificiel font de la science nipponne une bonne science, alors que la science américaine, responsable de la naissance de Godzilla, est mauvaise».

### La tragédie des monstres

Dans les années 1960 et 1970, alors que le Japon est sur la voie de la prospérité économique, plusieurs films mettent en scène un Godzilla presque comique, défenseur du Japon. Honda, réalisateur de la version originale, refuse ce détournement. Selon lui, «les monstres sont des êtres tragiques, ils n'ont pas de mauvaise volonté: ils sont nés trop grands, trop forts, trop lourds... C'est leur tragédie.» Cette absence d'intentionnalité est fondamentale puisque, explique Vézina, elle est «à l'image du fatalisme à travers lequel les Japonais appréhendent le cortège de catastrophes naturelles qui frappent souvent le pays». Dans les années 1980 et 1990, le monstre incontrôlable réapparaît, conséquence, cette fois, des dangers des centrales nucléaires qui permet-



SOURCE FANTASIA

Godzilla contre MechaGodzilla, un film de Takao Okawara

tent la prospérité japonaise. Quand l'humain veut surpasser la nature, au mépris de «la conduite [sic] shintoïste de ne pas interférer dans l'ordre naturel des choses en créant des armes susceptibles de conduire l'humanité à sa destruction», Godzilla n'est jamais loin.

Dans d'autres versions, il incarne plutôt les fantômes du passé. Tentés par l'ultranationalisme, les Japonais sont déchirés quant à leur statut pendant la guerre du Pacifique. Victimes des Américains, ils furent aussi les agresseurs des nations voisines. Le monstre, dans ce contexte, apparaît comme composé des «âmes des soldats japonais tués dans l'océan Pacifique pendant la

guerre», pour rien, par la faute de leurs élites. «Godzilla, explique Vézina, est désormais un châtiement infligé à un pays qui a trop longtemps refusé de reconnaître ses atrocités, commises contre les populations de la Chine et du Sud-Est asiatique, victimes de la recrudescence de l'expansionnisme nippon des années 1930». Certaines versions, par contre, servent au contraire l'idéologie néonationaliste en mettant en vedette les Forces d'autodéfense du pays, justifiant ainsi la nécessité d'un réarmement. Complexe, finalement, la grosse bête. À l'image du peuple japonais.

Dans de belles pages consacrées à l'esthétique du film de monstres, Vézina explique que les Japonais ont longtemps préféré l'usage du *suitmotion* (un acteur sous un costume) à la technique d'animation image par image. Cela leur fut reproché en Occident, au nom du réalisme visuel. Ce débat permet à Vézina d'illustrer une différence fondamentale entre deux esthétiques. «Pour les Japonais, résume-t-il, le «réalisme» des effets visuels ne constitue pas leur premier objectif: ils visent d'abord et avant tout à créer une imagerie attrayante, excitante et originale.» Le spectateur occidental, tolérant à l'égard des invraisemblances du scénario, ne jure que par le réalisme visuel. «L'art japonais, par contraste, explique le critique David Kalat, accorde souvent plus de valeur à la beauté, la poésie ou la fantaisie qu'au réalisme.»

Plus qu'un simple monstre, Godzilla, démontre Alain Vézina, cristallise, en métaphores, le Japon idéologique moderne. Au Québec, il n'y a qu'Elvis Grattton, monstrueux à sa façon, pour tenir ce rôle.

[louisco@sympatico.ca](mailto:louisco@sympatico.ca)

### GODZILLA™

#### UNE MÉTAPHORE DU JAPON D'APRÈS-GUERRE

Alain Vézina  
L'Harmattan  
Paris, 2009, 172 pages

## Quand la mode en fait trop

LOUIS CORNELLIER

Tout, bien sûr, peut être étudiable avec le plus grand sérieux universitaire. Dans *La Mode hypersexualisée*, Mariette Julien, docteure en communication et professeure à l'École supérieure de mode de Montréal à l'Université du Québec, réserve ce traitement au style hypersexy. «Depuis les années 1990, note-t-elle, l'allure ou le look «prostituée» connaît un succès international.» Même s'il concerne surtout les femmes, ce phénomène a aussi un pendant masculin avec l'allure proxénète, maquereau ou racaille.

Julien décrit d'abord les multiples éléments qui entrent dans la composition de cette mode (vêtements, accessoires, transformations du corps) et propose ensuite un historique de ses influences (jeunes rockers des années 1950, hippies, punks, Madonna, designers des années 1970 et 1980, Harajuku Girls, poupée Barbie, poupées Bratz, pin-up).

La section la plus intéressante de cet opuscule se penche sur les facteurs sociaux qui nourrissent cette tendance. «La mode, écrit Julien, représente un excellent indicateur des valeurs qui prévalent dans les sociétés.» La mode hypersexua-



REUTERS

Barbie et Ken... avant qu'ils ne se séparent, en 2004.

lisée, en ce sens, serait à l'image de notre société hyperconsommatrice (même les corps sont à consommer), individualiste (la déliaison amoureuse règne), urbaine et caractérisée par de nouveaux rapports dits plus démocratiques (célébrité pour tous), la désaffection envers la religion (la quête de l'absolu, désormais, passerait par le corps) et la recherche

d'authenticité (la fidélité à soi-même va jusqu'à l'infidélité aux autres).

On a parlé, pour désigner cette mode tapageuse, de «*girl power*», afin de souligner l'audace féminine qu'elle met en avant. Mariette Julien, dont la perspective est féministe, ne partage pas cette interprétation. «En voulant prouver aux hommes qu'elles sont désirables,

conclut-elle, [les femmes] cherchent l'approbation dans leur regard. En fin de compte, ce sont encore les hommes qui ont le dernier mot. Ce sont eux qui décident si elles passent l'épreuve ou non.»

Cette mode, cela dit, critiquée depuis plus de dix ans, n'est-elle pas déjà un peu démodée? N'est-elle pas redevenue l'apanage des milieux marginaux? Mes étudiantes, au collégial, semblent en tout cas en être revenues. L'ouvrage, malheureusement, n'aborde pas cet aspect du débat.

Collaborateur du Devoir

### LA MODE

#### HYPERSEXUALISÉE

Mariette Julien  
Sisyphie  
Montréal, 2010, 120 pages

### EN BREF

#### Un prix pour Zemon Davies

L'historienne Natalie Zemon Davis, de Toronto, a reçu cette semaine le Holberg International Memorial Prize, un prix décerné par le Parlement norvégien. La récompense est assortie d'une bourse de 785 000 \$. Spécialiste de l'histoire culturelle et sociale, elle a notamment publié *Le Retour de Martin Guerre, Léon l'Africain: un voyageur entre deux mondes* et *Pour sauver sa vie*. Elle est professeure d'histoire et d'études médiévales à l'Université de Toronto. – *Le Devoir*

#### Sarah Bernhardt

Au Québec, la populace lui avait lancé des œufs. Sarah Bernhardt (1844-1923) triomphait partout, mais chez nous elle ne triomphait

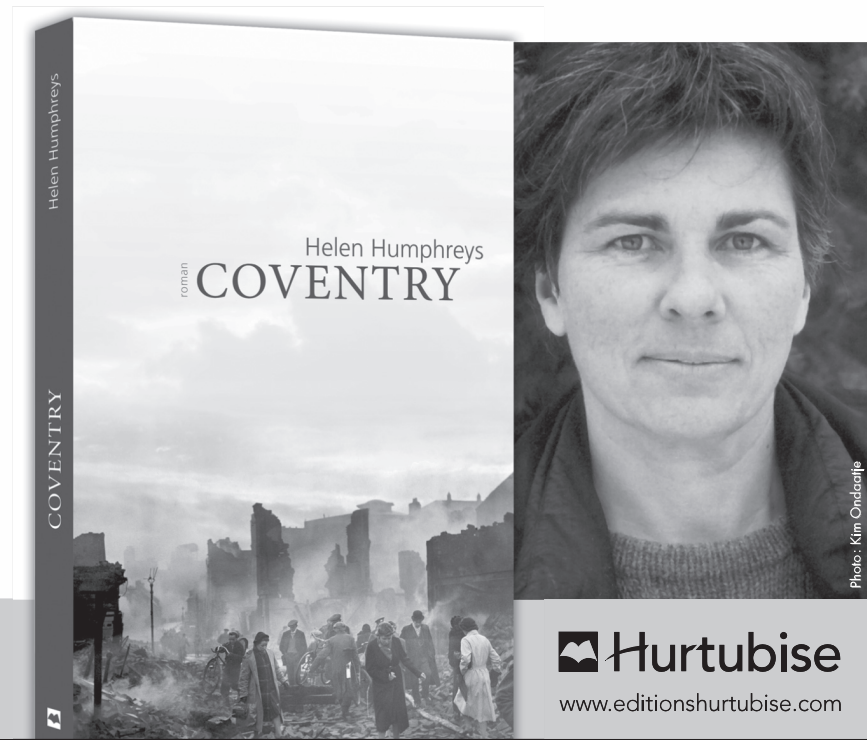


SOURCE FOLIO

Affiche publicitaire, 1890

pas de la bigoterie. Son histoire est racontée par Sophie-Aude Picon dans un inédit de la collection «Biographies» chez Folio. La trajectoire d'une femme énergique, fichée courtisane, qui annonçait surtout l'ère de la femme libre. – *Le Devoir*

## Dans la fureur de la guerre, une histoire d'amour d'une infinie beauté



Hurtubise

[www.editionshurtubise.com](http://www.editionshurtubise.com)

40 ans  
de livres et d'idées

Membre de  
L'ASSOCIATION  
NATIONALE  
DES ÉDITEURS  
DE LIVRES

Presses  
de l'Université  
du Québec

[www.puq.ca](http://www.puq.ca)

### L'ÉCRITURE COMME ESPACE D'INSERTION ET DE CITOYENNETÉ POUR LES IMMIGRANTS

Parcours migratoires et stratégies identitaires d'écrivains maghrébins au Québec

LILYANE RACHÉDI

L'analyse des œuvres de six écrivains maghrébins vivant au Québec met en évidence leur influence fondamentale sur les parcours migratoires de leurs auteurs. Promouvant le livre comme médium d'intervention sociale, l'auteure explique comment celui-ci joue un rôle clé dans l'élaboration des stratégies d'insertion de l'immigrant en lui permettant d'occuper un espace citoyen.

222 pages | 26\$

LILYANE RACHÉDI  
Préface de Michèle Vatz Laaroussi

### L'ÉCRITURE COMME ESPACE D'INSERTION ET DE CITOYENNETÉ POUR LES IMMIGRANTS

PARCOURS MIGRATOIRES ET STRATÉGIES IDENTITAIRES D'ÉCRIVAINS MAGHRÉBINS AU QUÉBEC



Presses de l'Université du Québec